

Albert Camus & Marguerite Yourcenar

Notre Bibliothèque Verte n° 57 et 58

Albert Camus (1913-1960) n'eut pas de père, et Marguerite Yourcenar (1903-1987), pas de mère. Ce n'est certes pas cette similitude biographique qui réunit dans *Notre Bibliothèque Verte* l'auteur de *L'Étranger* (1942) et celui des *Mémoires d'Hadrien* (1951), mais leur style ainsi décrit par Sartre : « un certain genre de sinistre solaire, ordonné, cérémonieux et désolé, tout annonce un classique, un méditerranéen. » Et aussi l'acquiescement sans réserve à la vie que partagent le petit employé d'Alger et le maître de l'empire romain, sans chercher de sens au-delà des sens.

*Elle est retrouvée.
Quoi ?- L'Éternité
C'est la mer allée
Avec le soleil.*

Un acquiescement qui trouve sa source chez les Grecs, stoïciens, épicuriens, dans le culte de la beauté, de la mesure et de la sérénité. Camus et Yourcenar partagent également une réserve un peu ombrageuse et altière, un même dégoût de la société industrielle ; chaos de laideur, de violence et de vulgarité déshumanisantes ; un même refus des mobilisations grégaires sous la discipline des partis. Ni l'une, ni l'autre, n'ont jamais embrassé la misérable maxime de « la fin qui justifie les moyens ».

Ils restent personnels même quand ils joignent leurs voix à celles de groupes solidaires des hommes et des animaux opprimés, suppliciés et exterminés. La protestation solitaire de Camus dans *Combat*, le 8 août 1945, seul face au *Monde* et à *L'Humanité*, contre l'application scientifique de la volonté de *puissance*, à Hiroshima, inaugure en France une critique des technosciences mortifères, devenue depuis un demi-siècle la révolte même de l'humanité contre son propre instinct de mort. Une révolte sans illusion que Yourcenar nourrit de tout son être, par la parole, par l'écrit et par l'action, notamment dans sa défense des animaux et du milieu naturel.

Protégée par son sexe, son exil américain, sa moindre notoriété et plus tardive, elle n'eut pas à souffrir le héraissement de haines sectaires et envieuses que subit Camus, resté jusqu'à ce jour la cible de tous les suppôts du despotisme historique. Nationalistes, communistes et/ou fanatiques religieux. De temps à autres, on voit l'une de ces gargouilles, avide de devenir la gloire de son marigot, s'avancer d'un glissement visqueux et lui lancer, *pour en finir avec Camus*, un crachat en forme de livre. Puis le crachat retombe sur son auteur et on l'oublie, cependant qu'une nouvelle génération de lecteurs dévore *Caligula* (1945) ou *L'homme révolté* (1951). Non pour y trouver d'ignobles recettes d'« efficacité », ni une invincible stratégie de prise du pouvoir par l'élite supérieure des révolutionnaires organisés. Mais l'intelligence de la société-machine et de la nécessité d'y résister afin de sauver l'humain. C'est-à-dire une fidélité sensible et incarnée à la terre. Il n'y a pas de sens au-delà, dit Camus, ni justice, ni vérité. « Je me révolte, donc nous sommes. »

Pièces et main d'œuvre
3 décembre 2023

Albert Camus

(1913-1960)

Algérie, 1913. Une carriole au crépuscule, tirée par deux petits chevaux, cahote sur une route caillouteuse. À son bord, un homme d'une trentaine d'années, sa femme enceinte, sur le point d'accoucher, et un enfant de quatre ans. Un Arabe tient les rênes de cet attelage parti de Bône, pour gagner un domaine agricole près d'un petit village, que l'homme doit prendre en gérance. Il s'est mis à pleuvoir ce soir-là. Arrivés dans une maison entourée de vignes, les douleurs de la femme reprennent. Le père file à cheval pour chercher le docteur sous la pluie battante. À son retour, une femme arabe tient l'enfant dans ses bras : « plus besoin de vous, docteur. Ça s'est fait tout seul ».

Camus l'Algérien est né à Ouled Fayet, par une nuit pluvieuse, sous la garde d'Arabes musulmans : « Il (ndr. le père de Camus) sentait l'épaule du vieil Arabe et l'odeur de fumée qui se dégageait de ses vêtements, et la pluie qui tombait sur le sac au-dessus de leurs deux têtes. “ C'est un garçon, dit-il sans regarder son compagnon. — Dieu soit loué, répondit l'Arabe, tu es un chef. ” » Scène d'amitié entre un Arabe et un *pied-noir* imaginée tardivement par l'écrivain, à la recherche de son père, Lucien Camus (alias Henri Cormery) dans un brouillon posthume, *Le Premier homme*. Le grand-père de ce dernier, Claude Camus, et son épouse Marie-Thérèse, sont arrivés à Ouled Fayet un peu après la première émigration de Français vers l'Algérie, suite à la révolution de 1848¹. Un pays ainsi nommé le 14 octobre 1839 pour désigner officiellement les « Possessions françaises du nord de l'Afrique », sur ordonnance de Virgile Schneider (1779-1847), militaire, polytechnicien et alors ministre de la guerre. Mais Alger étant la capitale et la grande ville du pays, ce nom d'« Algérie » était déjà sans doute d'usage courant. On y comptait alors près de 100 000 colons à qui le gouvernement avait promis une maison et quelques hectares de terre, pour deux à trois millions d'autochtones². 65 ans plus tard, Albert Camus, Algérien de la quatrième génération, se vivait aussi indigène que les Arabes. La France n'était pas sa terre natale. Dans un monde hostile à la vérité, l'écrivain a payé pour avoir rappelé ce simple fait. L'épuration ethnique lors de l'indépendance de l'Algérie, en juillet 1962, expulsa du pays un million de « rapatriés » - pour la plupart des petites gens des villes et non pas des « gros colons » - laissant dix millions d'Arabes sous la dictature du FLN victorieux.

Lucien Camus meurt en 1914, lors de la bataille de la Marne, victime d'un shrapnel. Camus et son frère aîné, Lucien jr., sont élevés par cette femme au visage « doux et régulier, les cheveux de l'Espagnole bien ondes et noirs, un petit nez droit, un beau et chaud regard marron ». Une femme à l'air distrait, absent : une innocente.

Catherine Sintès, femme de ménage d'ascendance ibérique, illettrée et en partie sourde, est revenue vivre chez sa mère, une femme dure et au caractère dominateur, dans le quartier ouvrier de Belcourt. Elle ne quittera pratiquement jamais l'Algérie. Plus encore que sa pauvreté — certes moindre que celle des Arabes —, plus encore que sa poignante relation avec son instituteur Louis Germain, son autre père, qui se souvint quelque trente ans plus tard de son éclatant plaisir d'être en classe (lettre du 30 avril 1959)³, c'est de cette double ascendance algérienne et espagnole que naît Camus le *naturien*.

Fils de la mer et du soleil, tout s'éclaire chez lui, même aux heures les plus funèbres, de la lumière méditerranéenne. Son enfance de fils de prolétaire est illuminée par l'école et ses trésors de savoir, le football et son éthique de la solidarité mais assombrie aussi, à dix-sept ans, par les débuts d'une

¹ Cf. Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 21-24

² Les statistiques sont plus que floues et disputées

³ Cf. Albert Camus, *Cher Monsieur Germain*, lettres et extraits. Gallimard, 2022

tuberculose qui le traquera toute sa vie. Son oncle par alliance, Gustave Acault, tout à la fois boucher prospère, franc-maçon, anarchiste de terrasse à café et lecteur éclairé, l'héberge alors, le retape à coups de biftecks, l'habillement, lui fournit du *munus* et lui prodigue même des nourritures littéraires (Gide, Anatole France, Joyce, Hugo, Zola, Valéry, etc.). Son professeur de philosophie, Jean Grenier, lié à la maison Gallimard et à ses auteurs, lui rend une visite soucieuse lors d'un de ses accès de tuberculose⁴. C'était déjà à Louis Germain, son instituteur, qu'il avait dû une bourse et d'être allé au lycée. Camus est quelqu'un que l'on aime aimer, aider, protéger, malgré son caractère ombrageux. Un peu à cause de cette fierté, bien sûr. Pas de père, mais des pères dévoués à ce jeune homme pauvre, grave, orphelin, élégant, menacé, et pourtant aussi joueur et rieur parmi les autres, que s'il était comme les autres. Un jeune homme sportif et joyeux de la vigueur de sa jeunesse, alors que son midi chemine dans l'ombre de la mort.

Avoir 19 ans, faire ses études de philo entre mer et soleil, et, déjà, publier dans *Sud*, la petite filiale de la *NRF*, correspondre avec Max Jacob (1876-1944), le peintre et poète, ami de Picasso et des surréalistes, participer à *Ikdam*, la revue de la Fraternité algérienne, fondée en 1919 par Khaled, le petit-fils d'Abd el Kader, et – déjà - l'amour des femmes et de l'harmonie grecque, dans la veine du *kalos kagathos*, l'individu bel et bon qui se hisse à sa hauteur d'homme. Avoir 20 ans à Alger, lire *Les îles* de Jean Grenier, « son maître », et après cette lecture, décider d'écrire⁵.

« Il nous fallait des maîtres plus subtils et qu'un homme, par exemple, né sur d'autres rivages, amoureux lui aussi de la lumière et de la splendeur des corps vint nous dire, dans un langage inimitable, que ces apparences étaient belles, mais qu'elles devaient périr et qu'il fallait alors les aimer désespérément⁶. »

Jean Grenier, quinze ans de plus que Camus, natif de Saint-Brieuc et professeur de vie, est celui qui a découvert la Méditerranée à Camus et à ses amis, périmant Gide et ses *Nourritures terrestres* (1897), déjà absorbées par Camus⁷. La Méditerranée comme idée païenne du bonheur, fugace et déchirant : « Après avoir ouvert ce petit volume dans la rue, je le refermai aux premières lignes que j'en lus, le serrai contre moi, et courus jusqu'à ma chambre pour le dévorer enfin sans témoins⁸. »

Que dit Grenier de son influence sur Camus ?

« Ai-je été un inspirateur ? Oui, très indirectement. Par exemple c'est à travers une imagination celtique éprise de rêves mobiles comme l'Océan que j'ai fait par contraste l'éloge de la Méditerranée. Et d'après Albert Camus ce seraient ces pages qui lui aurait servi de catalyseurs. (...) *Les îles* (C'est-à-dire les Isolements) ne faisaient que reprendre le motif de l'île déserte dans laquelle se trouve l'homme selon Pascal : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme... j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est et sans moyen d'en sortir⁹. »

Avoir 21 ans, s'habiller dandy, costume et nœud pap', jouer les esthètes et chiper Simone à son copain Max-Pol Fouchet. Simone, la plus jolie fille d'Alger, riche, excentrique, volage et morphinomane, l'invivable Simone – mariage en 34, rupture en 36, divorce en 40.

⁴ Cf. Jean Grenier. *Albert Camus, souvenirs*. Gallimard, 1968. p.9-11

⁵ Cf. Albert Camus. Préface de *Les îles* de Jean Grenier, 1959, Gallimard

⁶ Albert Camus. Préface de *Les îles* de Jean Grenier, 1959, Gallimard

⁷ Ces nourritures terrestres incluant chez Gide le tourisme pédophile en Tunisie et en Algérie.

⁸ Albert Camus. Préface de *Les îles* de Jean Grenier, 1959, Gallimard

⁹ Jean Grenier. *Albert Camus, souvenirs*. Gallimard, 1968. p. 22- 23

C'est l'antifascisme qui amène notre dandy universitaire au Parti Communiste, en 1935 – une centaine de membres à Alger – pour s'activer au sein de la cellule Plateau-Saulière (la « cellule des intellectuels »). Un parti communiste fondé en 1920 par des Européens, recrutant peu à peu des Arabes, avant de devenir en octobre 1936, Parti communiste algérien ; autonome en théorie, « suivi » de près, en pratique, par le Parti communiste français – lui-même « suivi » de près par le Komintern¹⁰.

Camus organise des réunions au Café des Sports, celles de Paix et Liberté et d'autres associations d'éducation populaire, satellites du parti. Camus participe à un meeting où il rencontre Malraux. Camus anime des revues littéraires, une troupe de théâtre amateur, une maison de la culture. Expositions, tournées de théâtre et de conférences. D'où ses premières adaptations et mises en scène, *Le Temps du mépris* (d'après Malraux), et *Révolte dans les Asturies*, création collective, interdite de représentation, en avril 1936, par le maire d'Alger. Activisme militant, entre patronage laïque et agit-prop culturelle.

La guerre d'Espagne qui éclate en juillet et la violence des sanguinaires franquistes, percutent le jeune homme qui vit pourtant sa vie de jeune homme. Voyage d'été en Europe centrale, séparation d'avec Simone, bohème de la Maison Fichu, la Maison-devant-le-monde, surplombant Alger, le port et la baie, avec Jeanne, Marguerite, Christine, Blanche, Marie & Cie, écriture des essais recueillis deux ans plus tard dans *L'envers et l'endroit*¹¹, recueil dédié à Jean Grenier (1898-1971). Tout à la fois un certain bonheur et un bonheur certain dont Camus dira vingt ans plus tard, en préface à la réédition de son premier livre :

« Né pauvre, dans un quartier ouvrier, je ne savais pourtant pas ce qu'était le vrai malheur avant de connaître nos banlieues froides. Même l'extrême misère arabe ne peut s'y comparer, sous la différence des ciels. Mais une fois qu'on a connu les faubourgs industriels, on se sent à jamais souillé, je crois, et responsable de leur existence¹². »

Il semble curieux que Grenier, ce quiétiste sceptique, enclin au non-agir, ait poussé Camus à faire son expérience communiste. Certes, il ne pouvait s'opposer à Gide et Malraux, alors maîtres à penser de la jeunesse lettrée et compagnons de route du parti. Il entrevoyait pour son protégé, une carrière dans le Parti/grâce au Parti, comme tant d'intellectuels de cette génération en firent ; comme il s'en fit tant, autrefois, au sein et autour de l'Eglise où l'on vit tant d'ecclésiastiques, titulaires de quelque prébende, se livrer à des œuvres artistiques et philosophiques fort peu catholiques. Une certaine sérénité cynique ou cynisme serein, destinés à soigner le corps (les contingences, la *matérielle*), afin que l'esprit puisse suivre en paix ses contemplations.

« Le parti communiste était « l'aile marchante » du Front populaire, le plus attirant de tous par son énergie conquérante et disciplinée. Il pouvait assurer une carrière digne de ce nom à un nouveau Julien Sorel. (...) Je conseillai donc à Albert Camus de s'inscrire au Parti. (...) Je fus d'abord satisfait de voir Albert Camus s'engager dans la voie que je lui avais suggéré de prendre. Je fus heureux de lui voir prendre ensuite une autre route, celle qui devait être la sienne, non imposée par qui que ce soit¹³. »

Jean Grenier que Camus nomme « son maître », toute sa vie, et avec qui il correspond jusqu'à sa mort, publie en 1935, *L'intellectuel dans la société*, une mise en garde contre l'engagement dans le Parti, au moment même où son élève y entrait¹⁴. Il y critique Gide et prédit, un an à l'avance, sa rupture avec le communisme.

¹⁰ Et notamment par Eugène Fried, dit « Clément » (1900-1943), Juif tchèque et mentor clandestin du Parti communiste français.

¹¹ Edition Charlot, 1937

¹² 1958. Préface à *L'envers et l'endroit*. Ed. Gallimard

¹³ Jean Grenier. *Albert Camus, souvenirs*. Gallimard, 1968. p. 41-44

¹⁴ Cf. Jean Grenier, *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, Gallimard, 1938

« Il n'est pas rare de voir l'individu le plus indépendant, le plus à l'écart des caprices de la mode, adhérer à un parti qui a les faveurs de l'époque ; il n'est pas rare de voir un individu qui sait très bien que l'histoire n'a de sens que celui qu'on lui imprime, entrer dans un groupe qui se réclame des faveurs constantes de l'histoire et croire que l'amélioration de la nature, le progrès de l'humanité sont des choses assurées. Pourtant, cette idée du progrès fatal, mécanique et continu, qui dure depuis des siècles, n'a conduit qu'à des désastres. (...) Il est étrange que ces contes d'enfants qui ne reposent sur rien que sur les progrès du machinisme, d'ailleurs compensés par beaucoup de malheurs, soient pris plus au sérieux par des gens intelligents et cultivés que les lamentations de Job qui, pourtant, expriment des sentiments dont chaque homme peut mesurer la réalité et la profondeur¹⁵. »

Albert Camus, voir Jean Grenier ; *Les Îles, Inspirations méditerranéennes, L'Esprit d'orthodoxie*.

Bref. Camus milite au Parti, Camus crache le sang, Camus se repose à Tipasa et aux Baléares, Camus fait des boulots de gratte-papier, à la préfecture et dans le privé. Camus publie son premier livre, *L'envers et l'endroit*, en mai 1937, à 23 ans. Ou plutôt, Charlot publie son livre – Edmond Charlot (1915-2004) – encore un Algérien de la 4^e génération, encore un élève de Jean Grenier, libraire et fils de libraire à qui Jean Grenier donne alors deux conseils : « Concentrez-vous sur les sujets méditerranéens et ne vous contentez pas de vendre des livres, éditez-les¹⁶. » Charlot ouvre sa librairie, nommée Les Vraies Richesses, d'après Giono et avec son aval, et distribue gratuitement à ses 350 premiers clients un texte de celui-ci, intitulé *Rondeur des jours*. Merci Giono.

Et puis, comme toujours, à l'étonnement de Jean Grenier, arrive le moment où il faut choisir entre la fin et les moyens, entre le Parti et la vérité. « Je ne me doutais pas que la politique du Parti en Algérie prît une telle inflexion qu'elle en arrivât à désavouer le parti populaire algérien (P.P.A.) – alors seul parti d'opposition, et à refuser de soutenir son chef – cela pour des raisons de tactique¹⁷. » La tactique du Parti ne connaît pas de principes, mais uniquement des circonstances (des *contextes*, des *situations*), qui transforment la vérité d'hier ou d'ailleurs, en mensonge d'ici et d'aujourd'hui. En 1937, à Alger, le Parti n'est plus anti-colonialiste, ni antimilitariste – mais anti-fasciste. Il s'agit de renforcer l'armée et la défense nationale face à l'Allemagne nazie, afin de préserver l'URSS de l'invasion (pacte Laval-Staline, mai 1935). 1937, c'est le pic de la terreur stalinienne, des procès qui décapitent l'Armée rouge et des déportations qui déciment la société. Le Parti, dans une de ses sidérantes voltes-faces sporadiques, dénonce alors comme *fascistes* les anticolonialistes arabes de l'Etoile nord-africaine, coupables d'affaiblir la France au mauvais moment. Le Front populaire dissout l'organisation en janvier 1937, remplacée dès le mois de mars par le Parti populaire algérien avec pour mot d'ordre : « Ni assimilation, ni séparation, mais émancipation¹⁸. » Certains militants arabes, parfois des camarades de Camus, se retrouvent emprisonnés pour menace à l'autorité de l'Etat, aux applaudissements du Parti communiste algérien et à l'indignation de Camus. Il raconte la suite dans une lettre à Jean Grenier, datée du 18 septembre 1951 :

« Quelques-uns [NdA. des membres du PPA], qui avaient échappé aux recherches, sont venus me demander si je laissais faire cette infamie sans rien dire. Cet après-midi est

¹⁵ Jean Grenier, *L'intellectuel dans la société*, in *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, Gallimard, 1938, réédition 1967, p. 120/121

¹⁶ Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 118

¹⁷ Jean Grenier. *Albert Camus, souvenirs*. Gallimard, 1968. p. 43

¹⁸ Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 169

gravé en moi ; je me souviens encore que je tremblais alors qu'on me parlait ; j'avais honte ; j'ai fait ensuite ce qu'il fallait¹⁹. »

Ce qu'il fallait ? 86 ans plus tard, n'importe quelle suffisance universitaire et « décoloniale » se targue de donner des leçons de *political correctness* rétrospectives au jeune Algérois naïf. Le numéro de mai 1937 du bulletin de la maison de la culture, *Jeune Méditerranée*, publie un manifeste des intellectuels d'Algérie, une cinquantaine de signataires, en faveur du projet de réforme électorale Blum-Viollette, qui aurait étendu le droit de vote à 25 000 musulmans par an - sur six millions pour 890 000 Européens -, anciens combattants, diplômés, comme une « étape dans l'émancipation parlementaire intégrale des musulmans²⁰... »

« On ne saurait... parler de culture dans un pays où neuf cent mille habitants sont privés d'écoles et de civilisation, quand il s'agit d'un peuple diminué par une misère sans précédent et brimé par des lois d'exception et des codes inhumains²¹... »

Le projet - soutenu comme le plus mince des progrès immédiatement possibles, par Camus et le Parti communiste - succombe évidemment aux tirs croisés des maires et des gros colons réactionnaires, d'un côté, et des autonomistes arabes de l'autre. Dont ceux du Parti populaire algérien, pourtant soutenus par Camus au sein du Parti communiste. On ne peut détailler ici toutes les *chicayas* minables et sordides, personnelles et claniques, entre les divers groupes et individus, Arabes et/ou Européens (Amar Ouzegane, Messali Hadj, Benali Boukort, Robert Deloche, Elie Mignot, etc.), les rivalités, les prétentions, les trahisons et retournements, afin de saboter toute chance d'union algérienne, entre « Méditerranéens » et régner sur les ruines.

Pour abréger, le Parti communiste algérien, malgré sa toute neuve autonomie, est alors « suivi » par Robert Deloche (1909-1988). Un de ces ouvriers carriéristes qui doivent tout au Parti (et réciproquement). Envoyé de Paris pour veiller à l'application de la nouvelle ligne, il le fait avec tant de zèle et de fermeté que Camus est exclu en octobre après avoir subi toutes les étapes de la procédure bureaucratique ; réunion de la cellule Plateau-Saulière, avertissement, vote, réunion de la section de Belcourt, réunion de tous les responsables de section d'Alger et exclusion finale de Camus pour « trotskysme ». « A dater de là, aucun bon communiste ne pouvait même plus dire bonjour à Camus²². »

Amar Ouzegane (1910-1981), bureaucrate opportuniste, se hissa après bien des retournements jusqu'au poste de ministre de l'agriculture de l'Algérie indépendante, en septembre 1962, devenant possesseur d'une villa à Hydra, le quartier chic. Poussé par une quelconque rancune envers le Parti communiste français, il nomma ce même Robert Deloche – lui-même exclu du Parti en 1952, et « démissionné » de la mairie de Joinville-le-Pont – comme conseiller dans son cabinet. C'est qu'il ignorait le rapport très défavorable que ce même Deloche avait fait sur son compte auprès du PCF et de l'Internationale communiste, visant sa conduite dans les années 1936-1937, et sa complicité avec un certain Auguste Maucherat (1907-1975), lui-même exclu du Parti en 1936, suite à un rapport d'Elie Mignot²³. Vision vertigineuse de cette bureaucratie policière internationale, dont les membres passent leur temps à rédiger des rapports les uns sur les autres, quand ils ne sont pas occupés à cannibaliser et à détruire leur société hôte.

¹⁹ Christian Phéline et Agnès Spiquel-Courdille, *Albert Camus, militant communiste. Alger 1935-1937*. Gallimard 2017. Cité dans *Le Monde* du 23 février 2017

²⁰ Cf. Pierre Nora, *Les Français d'Algérie*, 1961. Edition revue et augmentée, introduction Charles-André Julien, historien de la colonisation, avec une préface de l'auteur, un texte inédit de Jacques Derrida et un dossier critique. Christian Bourgois, éditeur, 2012

²¹ Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 147

²² Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 173

²³ Cf. <https://maitron.fr/spip.php?article157307> notice Ouzegane Amar par René Galissot

Heureusement, Camus en est exclu et peut donc se consacrer aux *Noces à Tipasa*²⁴, merveilleux effet de sa visite des ruines romaines, au printemps, sur la côte ouest de l'Algérie. Extases vibrantes d'un écrivain de vingt-cinq ans qui découvre le lien de l'homme et de la terre ; leur accord aussi généreux que périssable. Car les œuvres passent alors que le ciel est toujours jeune, les ruines de Tipasa étant redevenues de simples pierres, « filles prodiges » rentrées au bercail et ceintes, comme par gratitude, d'héliotropes ou de géraniums. Mais en s'ouvrant au vent, aux odeurs, à la chaleur du soleil et au miroitement de la mer, le passant qui est tout attention touche à l'éternité en se donnant au présent. Tout un jour les sens sont assaillis, tendus, avant le relâchement, le silence et la fraîcheur du soir. Repu, l'être humain a la conscience tranquille car il a rempli sa *condition* : « avoir connu la joie tout un long jour ne me semblait pas une réussite exceptionnelle, mais l'accomplissement ému d'une condition qui, en certaines circonstances, nous fait un devoir d'être heureux. »

Car après un été de villégiature entre les Alpes, Paris, la Provence et l'Italie, Camus écrit *La mort heureuse*²⁵, brouillon inédit jusque dix ans après sa mort ; et qui constitue l'anti-version de *L'Étranger*, dont les premiers indices remontent également à 1937.

Meursault n'est encore que Mersault. Dix chapitres, 200 pages qu'on dirait un pastiche un peu pataud, malgré des passages réussis et sonnait « comme du Camus ». Le livre, bien sûr, n'est pas plus achevé que *Le premier homme*, mais Camus a jugé qu'il en valait mieux ainsi. C'est un roman à la troisième personne et non un récit à la première personne. Un roman dostoïevskien dont le jeune personnage commet un assassinat, une sorte de suicide assisté, à l'instigation de sa victime, un vieil et riche infirme, un peu nietzschéen, afin d'avoir l'argent du bonheur. Parce qu' « avoir de l'argent c'est se libérer de l'argent ». Ce Mersault voue le même amour que Camus, au soleil, à la mer et à la terre. Il habite la même maison, côtoie les mêmes femmes, fait les mêmes excursions (à Tipasa et dans le Chenoua), les mêmes voyages (à Prague et à Vienne), il vit les mêmes moments, tendres et cruels. Il ne voudrait vivre, pleinement, que de la vie du corps, mais il s'analyse beaucoup et reste incompréhensible à ses amis, à ses amours et un peu au lecteur. « Tu es belle, Lucienne, dit-il. Je ne vois pas plus loin. Je ne te demande rien de plus, cela est suffisant pour nous deux. – Je sais, dit Lucienne. » « Mersault se laissait aller dans sa vie comme il se laissait glisser dans l'eau. » Son but unique et poursuivi de la plus volontariste des manières, c'est le bonheur, qu'il ne peut « goûter que dans la confrontation tenace et violente qu'il soutient avec son contraire. » Un compliqué, ce Mersault, qui meurt assez vite, assez jeune et souriant, au dernier chapitre et en présence de la pauvre Lucienne, d'une maladie qui ressemble à la tuberculose de Camus. « Car lui avait rempli son rôle, avait parfait l'unique devoir de l'homme qui est seulement d'être heureux. »

Stendhal (1783-1842), le fervent de « la chasse au bonheur », n'aurait su dire mieux. Il ne sert de rien d'attendre un « après », un « progrès » quelconque où demain serait nécessairement supérieur à aujourd'hui. La mort est une « porte fermée », une « aventure horrible et sale » pour l'homme né. Mais par son indifférence même, la vaste nature incite l'individu à accepter le poids de la vie vivante. À être entier dans ce qu'il nous est donné de vivre. Epicure aurait nommé cela mesure, ou travail de l'homme sur ses limites.

Si l'ouverture à la nature est joie et plénitude, l'indifférence première du monde n'est pas discutable. C'est la leçon du « Vent à Djémila », l'un des essais de *Noces*. À Djémila, Camus conçoit quant à lui le « vrai, le seul progrès de la civilisation, celui auquel de temps en temps un homme s'attache, [...] créer des morts conscientes ». Aussi « La mort consciente » est-il le titre de la seconde partie de *La mort heureuse*, qu'il est par ailleurs en train d'écrire. Or, créer des morts conscientes, c'est « diminuer la distance qui nous sépare du monde ». Dans la présence, nul besoin d'espérer. Tout est là, éclairé par cette lucidité solaire : ce paysage nous survivra, ce calme renaîtra dans un autre cœur, apaisant de même ses inquiétudes. Quant à l'espoir, celui de tous les militants avides de savoir *que faire* en vue de quelle *perspective*, on n'oubliera pas qu'il est le dernier et le

²⁴ Albert Camus, *Noces*, éditions Charlot, mai 1939

²⁵ *Cahiers Albert Camus* n°1, Gallimard 1971

plus terrible de tous les maux jaillis de la boîte de Pandore. Il faut vivre, d'abord, dans la relativité de nos décisions et des joies profondes à notre portée. Car « l'espoir, au contraire de ce qu'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner ».

Cet homme « sans espoir », employé à l'Institut de météorologie et animateur du Théâtre de l'Equipe, devient en octobre 1938 rédacteur d'*Alger républicain*. Ce n'est pas entièrement de sa faute. Camus a subi deux fois un examen médical pour se présenter à l'agrégation de philo, deux fois sa tuberculose l'a éliminé. Ce ne seront pas les dernières. Plus qu'un autre, il se sent différent et un mort en sursis. Contrairement à d'autres, il n'en fait pas un titre de créance lui valant un quelconque « respect », ou « visibilité », ou des droits particuliers en tant que « minoritaire en situation de tuberculose », face au « validisme » des non-tubards. Comme l'a dit Malraux (1901-1976), l'un des maîtres de sa jeunesse : « Il est difficile d'être un homme. Mais pas plus de le devenir en approfondissant sa communion qu'en cultivant sa différence²⁶... »

Cet automne-là, Camus propose également un texte – mais sans succès – aux *Cahiers du Contadour*, la revue de Jean Giono (1895-1970) ; un plaidoyer pour la réduction du temps de travail, suivant le principe de Nietzsche d'après qui, un individu ne disposant pas des deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave²⁷. Mais l'Algérie de Camus, son Algérie mythique et mentale, n'a pas plus à voir avec l'Algérie réelle, que la Provence de Giono avec la Provence réelle. Ils partagent à une génération de distance une même « Méditerranée », solaire et tragique, une même dévotion aux *vraies richesses* qui les exile en grande partie de leurs congénères et leur vaut la vindicte des réalistes. Notamment des communistes, furieux de voir ces deux esprits libres (et prestigieux), échapper à l'abjecte séquelle des « compagnons de route » domestiqués.

Jean Grenier retourne à Paris. Pascal Pia (1903-1979) en arrive ; rédacteur en chef d'*Alger républicain*, dix ans de plus que Camus et son copain de bureau pour les huit années à venir. De 1938 à 1947 et d'Alger à Paris, en passant par Clermont-Ferrand et Lyon ; d'*Alger républicain* à *Combat*, en passant par *Le Soir républicain* et *Paris-Soir*. Un autodidacte. Un vrai. Cynique, aigri, fantasque, nihiliste. Un gosse de la rue, orphelin de père, vagabond des lettres et de la presse, élevé par la bohème de Montmartre, secrétaire de Pierre Louÿs et d'Edouard Dujardin, familier d'Adrienne Monnier, de sa Librairie de l'Odéon et de la Bibliothèque nationale, érudit, trafiquant de livres, fabricant de faux littéraires et de faux tableaux, éditeur pornographique, poète refusant d'être publié, ami de Malraux et de Mac Orlan, ces autres loustics, correcteur de presse, chef de fabrication, secrétaire de rédaction puis chef des informations générales à *Ce Soir*, étouffant journal communiste dont il s'échappe en Algérie. C'est à cet illustre inconnu ayant inspiré quelques personnages du romancier Eddy du Perron, que Camus a dédié *Le mythe de Sisyphe*, et Malraux, son essai sur Goya, *Saturne*²⁸.

Alger républicain, pour le dire vite, est un journal de gauche publié par une coopérative de progressistes avec le soutien des partis, des syndicats et des « représentants des communautés » (des Juifs, des Espagnols, des fonctionnaires et des instituteurs kabyles, des petits-bourgeois arabes), et tâchant d'adapter l'idéologie d'un Front Populaire déjà moribond, aux conditions des peuples premiers d'Algérie, Arabes et Berbères (les Juifs ayant depuis 1870 la pleine citoyenneté française). Quant aux imprimeurs, installés au sous-sol du journal, ils sont presque tous communistes, syndiqués à la CGT et hostiles à tout déviationnisme, ce qui peut tendre parfois les relations²⁹. Huit pages grand format, 10 000 exemplaires vendus au début, puis 7000.

Sous la direction de Pia, bourreau de travail, Camus devient journaliste à tout faire ; faits divers, enquêtes, reportages, critique littéraire. Il publie ainsi un compte-rendu plutôt favorable de *La Nausée* de Sartre : « Un roman n'est jamais qu'une philosophie mise en images. Et dans un bon

²⁶ A. Malraux. Préface au *Temps du mépris*, mai 1935

²⁷ Cf. Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 197

²⁸ Cf. Roger Grenier. *Pascal Pia ou le droit au néant*. Gallimard, 1989

²⁹ Cf. Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 220

roman, toute la philosophie est passée dans les images [...]. A la fin de ce voyage, aux frontières de l'inquiétude, l'écrivain semble autoriser un espoir : celui du créateur qui se délivre en écrivant. » (*Alger républicain*, 20 octobre 1938)

Voilà bien une réflexion personnelle de Camus qui est train de passer de Mersault à Meursault, et de *La Mort heureuse* à *L'Etranger*. Il prend évidemment sa plume pour une épée et, parmi d'autres papiers retentissants, dénonce la *Misère de la Kabylie*, en juin 1939, dans une série d'articles, où il conclut à la nécessité d'abattre les murs qui séparent les Français d'Algérie et les Arabes. Ce rêve de fusion universaliste lui vaut, des sartriens des années 50 aux « décoloniaux » d'aujourd'hui, la haine et le mépris de l'extrême gauche qui épouse le revanchisme et l'expansionnisme arabomusulman, croyant avancer par là ses propres desseins d'hégémonie.

Les Français d'Algérie ? « Une race bâtarde, faite de mélanges imprévus. Espagnols et Alsaciens, Italiens, Maltais, Juifs, Grecs [...] Ces croisements brutaux ont donné, comme en Amérique, d'heureux résultats. » (*L'été*, 1953) Une différence pourtant, malgré les massacres de la conquête, les *pieds-noirs* n'ont pas éliminé les Arabes d'Algérie, dix fois plus nombreux que les Européens, comme les colons américains ont éliminé les Amérindiens.

Les coups d'éclat de Camus et de ses camarades exaspèrent les autorités civiles et militaires, inquiètent les actionnaires du journal et indiffèrent ceux des Arabes qui lisent des journaux. C'est l'été où Camus, outre son activisme journalistique, travaille à la fois sur *L'Etranger*, *Caligula* et *Le Mythe de Sisyphe*, ses trois textes sur *l'absurde*. En juillet, le Parti communiste algérien et le Parti du peuple algérien sont proscrits dans une Algérie sous régime quasi-militaire. En septembre, la guerre est déclarée. Camus, qui reste archi-pacifiste, quitte à se fâcher avec un ami antifasciste, tente pourtant de rejoindre son frère et ses amis mobilisés. Par solidarité. Il refuse que sa maladie lui donne un privilège, même si Pia et lui jugent cette guerre – oui – absurde. Pourquoi faire la guerre pour la Pologne, alors qu'on ne l'a pas faite pour l'Espagne, ni pour la Tchécoslovaquie³⁰ ? Il est réformé, une fois de plus. « Mais ce petit est très malade, dit le lieutenant. Nous ne pouvons pas le prendre³¹. » « Le petit » (26 ans), cependant, fulmine dans son journal intime contre les renégats bellicistes :

« Tous ont trahi, ceux qui poussaient à la résistance et ceux qui parlaient de paix. Ils sont là, aussi dociles et plus coupables que les autres. Et jamais l'individu n'a été plus seul devant la machine à fabriquer le mensonge. Il peut encore mépriser et lutter avec son mépris. S'il n'a pas le droit de s'écarter et de mépriser, il garde celui de juger³²... »

Camus campe ici sur la même position que Jean Giono et ses compagnons du Contadour ; l'opposition à tous les totalitarismes et un pacifisme impossible qui mise sur une désertion générale des peuples, face aux États militaristes. Un officier s'installe dans les bureaux d'*Alger républicain* et censure tous les articles qu'il soupçonne de mauvais esprit. Le journal blanchit. Les lecteurs disparaissent. Les coûts d'impression augmentent. Le papier devient rare. Les employés ne sont plus guère payés. Les ventes tombent à moins de 3000 exemplaires par jour. Coup de poker. Pascal Pia qui détient le mandat d'administrateur-délégué, devance la disparition d'*Alger républicain* en lançant un nouveau titre, le 15 septembre, *Soir républicain*, une simple feuille recto-verso, dont Camus est « rédacteur en chef ». Quelques amers démêlés plus tard, *Alger républicain* cesse de paraître (28 octobre 1939). *Soir républicain* survit jusqu'au 10 janvier 1940 et sa suspension par le Gouverneur général. Les actionnaires et administrateurs des deux journaux n'en veulent pas moins à Camus que les autorités officielles. On l'accuse d'hitlero-stalinisme comme on l'accusait de trotskysme, d'extrémisme, de sabotage anarchiste, voire d'indifférence quand on apprend ses projets de départ en métropole.

Il faut croire pourtant que le titre fondé par Pia et Camus garde un singulier prestige, car il reparait en février 1943, à l'initiative du Gouvernement de la France libre, établi à Alger, qui avance un

³⁰ Cf. Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 221/235

³¹ Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 226

³² Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 226

million de francs à l'éditeur. Celui-ci, lassé de l'affaire, en laisse l'administration à un associé et *Alger républicain* tombe entre les mains des communistes³³. Henri Alleg (*alias* Harry Salem, 1921-2013), communiste d'origine judéo-russo-polonaise, le dirige de 1950 à septembre 1955, jusqu'à ce qu'une nouvelle interdiction frappe le journal qui ne reparait qu'après l'indépendance de l'Algérie, le 17 juillet 1962. Henri Alleg redevient rédacteur en chef - pour trois ans. C'est le temps qu'il faut aux chefs du FLN et de l'Algérie indépendante pour éliminer leurs alliés *pieds rouges* et leurs quelques critiques sociales. *Alger républicain* tombe sous contrôle du FLN, parti unique, en avril 1964³⁴, avant d'être absorbé de force, un an plus tard, par *El Moudjahid* (*Le Combattant de la guerre sainte*), de même que le FLN absorbe les derniers communistes algériens ; arabes et européens. *Exit* Henri Alleg³⁵. Les islamo-nationalistes n'ont plus besoin de leurs idiots utiles, les internationalistes communistes.

Camus se retrouve sans emploi, aussi *tricard* à droite qu'à gauche. Pia, lui, est déjà rentré à Paris et déjà recasé comme secrétaire de rédaction à *Paris-Soir*, un journal à gros tirage, propriété de l'industriel Jean Prouvost. C'est Pia qui s'entremet auprès de Pierre Lazareff (1907-1972), le rédacteur en chef, afin d'embaucher Camus au même poste que lui. Camus arrive fin mars à Paris, en pleine « drôle de guerre », avec dans ses valises les manuscrits de son triptyque de l'absurde. Il croise dans les couloirs de *Paris-Soir* Janine Thomasset, une autre secrétaire du journal, future madame Gallimard et rescapée de l'accident où Camus trouvera la mort avec son mari Michel, vingt ans plus tard. Il y a des moments où les événements se précipitent. Entre mars et décembre 1940, la France s'effondre, *Paris-Soir* déménage à Clermont-Ferrand, le 11 juin, puis à Lyon, en septembre. Camus suit cette errance un peu clocharde, piaules froides et lépreuses, repas de hasard, camaraderies de boulot et de bistrots ; notamment avec Rirette Maitrejean (1887-1968), coéditrice du journal *L'Anarchie* avant la Première Guerre Mondiale (avec le futur Victor Serge), désormais correctrice à *Paris-Soir*, qui l'initie à l'histoire des anarchistes.

Et toujours ses manuscrits, *Le Mythe*, *L'Etranger*, *Caligula*, qu'il égare, qu'il retrouve (merci Pia), qu'il continue à travailler, à l'écart au milieu du chaos. Du reste, il déteste toutes ces villes grises et glacées, et lugubres en cette saison allemande. Le divorce avec Simone vient d'être prononcé (le 27 septembre). Le mariage avec Francine vient d'être déclaré (le 3 décembre). *Paris-Soir* n'a plus que quatre pages et débauche ses employés les plus récents et sans enfants. Un an après l'arrêt du *Soir républicain*, Camus est de retour en Algérie, en janvier 1941, ricochant à la recherche d'un travail, entre l'appartement de ses beaux-parents, à Oran, et Alger pour de courtes visites – 435 kilomètres de distance. Il vivote de cours dans une école privée et d'activités littéraires aux limites du bénévolat pour les valeureuses éditions Charlot ; lectures, rédactions, suivi de fabrication. En somme il apprend son métier d'éditeur tout en se tâtant avec ses amis pour relancer le Théâtre de l'Equipe. Résistance tacite de ce tout petit milieu, on héberge des gens de passage, on donne des tuyaux, on passe des messages – presque rien. Ceux que l'on soupçonne de faire plus sont tout de suite arrêtés, parfois relâchés, comme Charlot. On est en 41 dans une Algérie massivement vichyste (pour ce qui est des Européens), et à l'écart de la guerre. Qu'à cela ne tienne. Camus correspond avec Pia, qui, à Lyon, s'efforce de publier une anti-*NRF* pour faire pièce à la *NRF* collaborationniste de Drieu la Rochelle. Le titre, ils l'ont trouvé ensemble : *Prométhée*. Jean Paulhan (1884-1968), le plus grand éditeur de la maison Gallimard, sinon de l'édition française, des années 20 aux années 60, soutient secrètement ce projet tout en continuant de travailler pour Gallimard. Raté, le titre est déjà pris et Pascal Pia aussi, qui subit « un interrogatoire serré au quartier-général de la sûreté de Lyon³⁶ ». Pourtant relâché, il reçoit d'Oran, le 18 avril 1941, un pli contenant deux manuscrits ; *L'Etranger* et *Caligula*. « Le 25, il écrit à Camus : « Très sincèrement, il y a bien longtemps que j'avais lu quelque chose de cette qualité. Je suis persuadé que tôt ou tard,

³³ Cf. Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 232

³⁴ Cf. *Le Monde*, 21 avril 1964

³⁵ Cf. *Le Monde*, 7 juin 1965

³⁶ Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 257

L'Étranger trouvera sa place qui est une des premières. [...] J'ai tout lieu de penser que ça ravira Malraux, à qui j'enverrai vos deux manuscrits après les avoir relus³⁷. »

C'est Pascal Pia qui se démène pour faire lire les textes de Camus chez Gallimard. La France est alors cisailée par la « ligne de démarcation ». « Il aura recours à Roland et André Malraux, à Roger Martin du Gard, à Jean Paulhan, à Marcel Arland. Il suivra le destin de ces livres jusque chez l'imprimeur, se souciant de savoir si c'est le bon manuscrit qui lui a été remis, et non un double mal corrigé³⁸. »

Et pendant ce temps, à Oran, Camus travaille sur *La Peste*, quand il n'est pas alité à cracher le sang³⁹. Ce que deviennent ses livres, ce qu'on en dit, il ne l'apprend qu'avec retard et de manière intermittente.

Camus a 28 ans. *L'Étranger* paraît le 15 juin 1942. Sa notice Wikipedia consultée en octobre 2023 nous apprend que le livre a été traduit en 68 langues et qu'il s'agit du roman francophone le plus lu après *Le Petit Prince* et *Vingt mille lieues sous les mers*. Camus, c'est « l'auteur de *L'Étranger* » et de l'un des plus foudroyants *incipit* de la littérature : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : "Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués." Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier. »

S'il y a un mythe Camus, si l'on continue de lire ses autres livres, dont certains chefs d'œuvre (*Caligula*, *Le Mythe de Sisyphe*, *La Chute*), ce n'est pas qu'il était tuberculeux, ni parce qu'il portait un *trench-coat* à la Bogart, ou qu'il s'est tué dans un accident de voiture – c'est arrivé à tant d'autres - mais à cause de *L'Étranger*. Dans l'espoir passionné de saisir « ce que ça veut dire » et de surprendre le secret de cet *étranger*. Nul ne se méprenant sur l'identité de l'auteur et du personnage qui soliloquent d'une seule voix, « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide⁴⁰. » Ayant tranché ce problème de manière positive, Camus et Meursault ont vécu dans un acquiescement exclusif et passionné à la vie et à ses bonheurs ; ce qui est bien tout ce que les êtres vivants peuvent en retirer. « Cela ne veut rien dire ». Il n'y a pas de sens au-delà des sens.

Sans *L'Étranger*, seuls les voraces et les spécialistes continueraient de lire ses ouvrages publiés de 1937 à 1957. Sans *L'Étranger*, on ne lirait pas tant *La Peste* (1947) – la troisième vente des éditions Gallimard⁴¹ - ni *L'Homme révolté* (1951). Sartre ne s'y est pas trompé. L'un des premiers disséqueurs à s'être précipité pour nous donner son *Explication de L'Étranger*, en février 1943, dans *Les Cahiers du sud*. Une revue fondée en 1914, à Marseille, par Marcel Pagnol (1895-1974) et sa bande, d'abord sous le titre *Fortunio*, avant que la mainmise du critique Jean Ballard (1893-1973), en 1925, n'entraîne un changement de titre.

« À peine sorti des presses, *L'Étranger* de M. Camus a connu la plus grande faveur. On se répétait que " c'était le meilleur livre depuis l'armistice ". Au milieu de la production littéraire du temps, ce roman était lui-même un étranger. Il nous venait de l'autre côté de la ligne, de l'autre côté de la mer ; il nous parlait du soleil, en cet aigre printemps sans charbon, non comme d'une merveille exotique mais avec la familiarité lassée de ceux qui en ont trop joui⁴². »

Plus âgé de huit ans, et déjà connu pour *La Nausée*, publiée en 1938, le philosophe heideggerien, alors au travail sur *L'être et le néant* (publication en juin 43, mise en vente le 11 août), a quelques raisons de s'intéresser à ce nouveau-venu qui pourrait lui ravir la place de « jeune auteur qui monte ». Ils ont en commun l'absence de père. Le reste les sépare. D'un côté un bourgeois grandi à

³⁷ Roger Grenier. *Pascal Pia ou le droit au néant*. Gallimard, 1989. p. 62/63

³⁸ Roger Grenier. *Pascal Pia ou le droit au néant*. Gallimard, 1989. p. 62/63

³⁹ Cf. Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 275

⁴⁰ *Incipit* du *Mythe de Sisyphe*

⁴¹ Cf. *Le Temps*, 15 mars 2020. archive.wikiwix.com

⁴² J.P. Sartre, *Explication de L'Étranger*, in *Les Cahiers du sud*. Février 1943

Paris, près du jardin du Luxembourg, brillantissime diplômé de Normale sup – mais pétri de mauvaise conscience et battant sa coulpe à tort et à travers, notamment sur la poitrine des autres. De l'autre, pis qu'un provincial, un *colonial*, un petit Blanc, un *tubard* besogneux qui n'a pu même passer son agrégation de philo. Enfant studieux et méritant sur lequel veille une chaîne de protecteurs - Louis Germain, Jean Grenier, Pascal Pia... - et des femmes, plus maternelles les unes que les autres.

Sartre n'étant pas sartrien et n'ayant pas alors de grief vis-à-vis de Camus, livre une explication éblouissante de *L'Etranger* et qui ridiculise les indigences de ses plus récents disciples. Non pas un réquisitoire bêta de procureurs socio-historiens (l'Algérie, le colonialisme, les Arabes, les Européens, etc.), mais une critique philosophique et littéraire. *L'Etranger* n'est pas le pendant de *Le fils du pauvre* de Mouloud Ferraoun (1913-1962), écrivain kabyle né la même année que Camus (avec qui il correspond), et assassiné par l'OAS en 1962. Il ne s'agit pas d'un récit plus ou moins autobiographique comme les enfances de Jules Vallès, Jules Renard, Gorki, Jack London, etc. Mais, dit Sartre, d'un conte philosophique « classique ». Voir Pascal, Voltaire et les « moralistes français ». La Rochefoucauld, par exemple ; « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » En attendant René Char, l'ami de Camus, et sa fameuse définition de la lucidité, « la blessure la plus rapprochée du soleil⁴³ ».

Sartre ramène donc *L'Etranger* et *Le Mythe de Sisyphe*, à du déjà lu. « Un certain genre de sinistre solaire, ordonné, cérémonieux et désolé, tout annonce un classique, un méditerranéen. » Et le déjà lu, on en a déjà fait la critique, rien de nouveau sous le soleil. Cet « étranger » que Camus a failli nommer « L'Indifférent », Sartre le nomme « l'innocent ». Au double sens de « l'idiot » et de l'ignorant (fou, enfant, primitif). Il ne peut pas faire le mal puisqu'il ne le connaît pas. Il n'est pas d'ici. C'est *L'Ingénu*, *Micromégas*, *Gulliver*, *Zadig*, *Candide*. C'est le prince Mychkine chez Dostoïevski. Cet indifférent est différent. Sa « situation », son « contexte », c'est le monde et l'humain, dont l'Algérie et ses habitants, arabes et européens, ne sont qu'un décor et des personnages particuliers. Meursault, cet ultra-terrestre, est né du sol d'Algérie comme il aurait pu naître en Grèce, en Provence, en Andalousie et en bien des lieux du monde ; de préférence autour de la Méditerranée, *mare nostrum*. Mais socialisé dans ce milieu pied-noir, il en fait le minimum pour ne pas se faire remarquer, ni contrarier quiconque. En général, « il veut bien » ou « il préfère ne pas ». S'il se retrouve avec un revolver en poche, par exemple, c'est qu'il l'a ôté des mains de Raymond afin que ce dernier ne s'en serve pas dans sa rixe avec les Arabes. Et s'il tire, c'est que l'autre, l'Arabe, le menace de sa « longue lame étincelante » et lui interdit l'accès à la source, alors que la sueur et le soleil l'aveuglent. « J'ai été un peu surpris. Pour moi, c'était une histoire finie et j'étais venu là sans y penser. » *L'autre* aurait aussi bien pu être un pied noir, un proxénète rival de Raymond. Ou un *métro*, un marin en bordée et d'humeur batailleuse. Ils sont pareils au fond. Seul Meursault est différent.

Mais l'étranger se trahit dès qu'il parle et il fait scandale, parce que la vérité sort de sa bouche alors que le mensonge est la langue sociale. D'ailleurs, souligne Camus, « il se borne à *répondre aux questions*. [...] Ainsi je définis mon personnage négativement⁴⁴. » « C'est que, le silence, comme dit Heidegger, est le mode authentique de la parole. Seul se tait celui qui peut parler⁴⁵. »

Meursault et Camus se taisent. Ça évite de mentir ou d'avoir des histoires. Meursault ne veut pas d'histoire, il n'en a pas. Simplement des choses arrivent et leur succession sans causes ni conséquences s'organise soudain en relation et en destin, et c'est le retour vindicatif de l'Histoire. C'est qu'on parle pour lui et qu'on remplit ses silences. Mais lui-même, s'il parlait, parlerait de « malheur » et de « hasard » qui auraient tout aussi bien pu ne pas arriver. On voit bien qu'il n'est pas plus d'ici que le Petit prince, et qu'il est temps de rentrer chez lui.

« *L'Etranger* sera donc un roman du décalage, du divorce, du dépaysement [...] mais comment se taire avec des mots⁴⁶ ? » *L'étranger* est inexplicable parce qu'il ne s'explique pas. Semblable dit

⁴³ *Les Feuillettes d'Hypnos*, 1946

⁴⁴ Albert Camus, *Carnets*, janvier 1942-mars 1951. Gallimard, p. 30

⁴⁵ J.P. Sartre, *Explication de L'Etranger*, in *Les Cahiers du sud*. Février 1943

⁴⁶ J.P. Sartre, *Explication de L'Etranger*, in *Les Cahiers du sud*. Février 1943

Sartre, qui cite un exemple de Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*, à un homme que l'on verrait parler derrière la vitre d'une cabine téléphonique, avec force mimiques, mais que l'on n'entendrait pas. Camus filtre toutes les liaisons signifiantes et causales, souligne Sartre. Même les dialogues sont fondus en style indirect dans un procès-verbal à l'écriture plate, comme une suite de faits vocaux éludant toute explication. Ils sont censés parler d'eux-mêmes. Et puis tout ça le soûle, Meursault. Qu'on en finisse avec les simagrées et qu'on lui rende sa paisible, son intime solitude. Il refuse les abstractions et les intrusions de l'aumônier dans sa cellule de condamné à mort. Heureusement pour le lecteur, celui-ci en force la porte, ce qui nous vaut *in extremis* un déchirant cri du corps où crève enfin tout le lyrisme contenu de *L'Etranger*.

« Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux et que je l'étais encore. »

« Avec l'aumônier, mon Etranger ne se justifie pas. Il se met en colère, c'est très différent. C'est moi alors qui explique, direz-vous ? Oui, et j'ai beaucoup réfléchi à cela. Je m'y suis résolu parce que je voulais que mon personnage soit porté au seul grand problème par la voie du quotidien et du naturel. Il fallait marquer ce grand moment⁴⁷. »

Il faut imaginer Meursault heureux.

Quant à Camus, l'hémoptysie est enrayée mais le poumon gauche attaqué. Son docteur proscrit la nage et toute activité physique ; ordonne le repos, un nouveau pneumothorax et des insufflations périodiques que Camus subira jusqu'à sa mort. Il est question de sanatorium. Camus, épuisé, transpire et peut à peine soutenir une conversation. Un certificat médical d'urgence l'autorise fin août 1942 à aller se faire soigner en France et respirer l'air des montagnes, accompagné de sa femme, Francine Faure. Oran – Alger – Marseille – Lyon – Saint-Etienne... et finalement Le Panelier, un hameau voisin du Chambon sur Lignon, à quatre kilomètres, où la famille de Francine possède une « pension ». Tous les douze jours, Camus prend le train du Chambon jusqu'à Saint-Etienne (62 km), afin d'aller faire ses insufflations.

« Panelier. Première pluie de septembre avec un léger vent qui mêle les feuilles jaunes à l'averse. Elles planent un moment et puis le poids d'eau qu'elles transportent les plaque brusquement à terre. Quand la nature est banale, comme ici, on aperçoit mieux le changement des saisons⁴⁸. »

Il se remet. Il se remet au travail (*La Peste*, *L'Homme révolté*, *Le Malentendu*). En octobre, Francine doit rentrer à Alger afin de leur chercher du travail et un nouveau logement.

« Octobre. Dans l'herbe encore verte les feuilles déjà jaunes. Un vent court et actif forgeait avec un soleil sonore sur la verte enclume des prés une barre de lumière dont les rumeurs d'abeilles venaient jusqu'à moi. Beauté rouge. Splendide, vénéneuse et solitaire comme la rouge oronge⁴⁹. »

Dans la nuit du 7 au 8 novembre 1942, les alliés débarquent à Alger, soutenus par 400 résistants locaux, dont les deux-tiers de Juifs. Les Allemands et les Italiens envahissent la zone sud le 11 novembre. Camus est cloué au Panelier, coupé de sa femme et de sa famille. « Comme des rats ! » note son carnet.

⁴⁷ Albert Camus, *Carnets*, janvier 1942-mars 1951. Gallimard, p. 30

⁴⁸ Albert Camus, *Carnets*, janvier 1942-mars 1951. Gallimard, p. 40

⁴⁹ Albert Camus, *Carnets*, janvier 1942-mars 1951. Gallimard, p. 46

Le jeune-auteur-qui-monte, monte deux semaines à Paris (forcément), en janvier 43, fait la connaissance des cadres de la maison Gallimard (Jean Paulhan, Brice Parrain, Bernard Groethuysen, etc.), tombe sur Janine Thomasset devenue Janine Gallimard – épouse de Pierre, un neveu de Gaston – qui lui trouve aussitôt un hôtel, l’emmène au théâtre et le présente à tout le monde, dont une jeune actrice, Maria Casarès (1922-1996), bientôt son amante ; toujours, son amour.

Camus et Pia se retrouvent à Lyon, « capitale de la Résistance » ; le second, toujours suractif, étant devenu (entre autres), l’un des chefs du mouvement Combat et rédacteur en chef, depuis 1942, du journal éponyme et clandestin. Pia lui présente Francis Ponge, communiste, journaliste et poète du *Parti pris des choses*. Pia lui obtient sans peine une mensualité de Gallimard que le jeune-auteur-qui-monte n’aurait jamais sollicitée. Il ne lui reste plus qu’à finir *La Peste*, *Le Malentendu*, etc. Il participe, un peu, depuis Le Panelier, à l’espèce de mondanité littéraire qui se reconstitue à Lyon autour du couple Aragon-Triolet, de la revue *Confluences* et du Comité national des écrivains. Il écrit, il circule. Il voit des choses depuis la fenêtre du train :

« Saint-Etienne et sa banlieue. Un pareil spectacle est la condamnation de la civilisation qui l’a fait naître⁵⁰. »

Que peut faire un écrivain de santé fragile, isolé, loin des siens et de son pays ? Ecrire quatre *Lettres à un ami allemand* – des méditations - rédigées en juillet et en décembre 43, pour les deux premières ; en avril et en juillet 44, pour les deux dernières. Encore, deux de ces lettres destinées à des revues clandestines, ne furent publiées qu’à la Libération. Mais que dit le pacifiste forcené de l’été 40 ? La préface, de 1948, explique que « ces écrits de circonstance » n’opposent pas les « Français » aux « Allemands », mais les « nazis » aux « Européens libres.

« Tout lecteur qui voudra bien lire les *Lettres à un ami allemand* dans cette perspective, c’est-à-dire comme un document de la lutte contre la violence, admettra que je puisse dire maintenant que je n’en renie pas un seul mot. [...] Vous l’avez compris pour finir, mon langage, vraiment, n’a jamais changé. Celui que je vous tenais avant 1939, c’est celui que je vous tiens aujourd’hui⁵¹. »

En fait ces *lettres* pourraient aussi bien s’adresser à *un ami français*. Ou *arabe*. Ou... à tout révolutionnaire sanguinaire, de quelque bord soit-il : « Non, vous disais-je, je ne puis croire qu’il faille tout asservir au but que l’on poursuit. Il est des moyens qui ne s’excusent pas. Et je voudrais pouvoir aimer mon pays tout en aimant la justice⁵². »

Où l’on retrouve le débat sur *Leur morale et la nôtre* (1938) entre l’honnête démocrate John Dewey (1859-1952), père de l’enquête critique, et Léon Trotski (1879-1940), le bolchevique terroriste, rival de Lénine et de Staline. *L’ennemi* pour Camus, c’est la volonté de puissance, n’importe sa classe, son parti, sa nationalité : « Vous dites Europe, mais vous pensez terre à soldats, grenier à blé, industries domestiquées, intelligence dirigée⁵³. »

« J’ai choisi la justice au contraire, pour rester fidèle à la terre. Je continue à croire que ce monde n’a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens et c’est l’homme, parce qu’il est le seul être à exiger d’en avoir. Ce monde a du moins la vérité de l’homme et notre tâche est de lui donner ses raisons contre le destin lui-même. Et il n’a pas d’autres raisons que l’homme et c’est celui-ci qu’il faut sauver si l’on veut sauver l’idée qu’on se fait de la vie. Votre sourire et votre dédain me diront : qu’est-ce

⁵⁰ Albert Camus, *Carnets*, janvier 1942-mars 1951. Gallimard, p. 92

⁵¹ A. Camus. *Lettres à un ami allemand*. Folio Gallimard, p. 54

⁵² A. Camus. *Lettres à un ami allemand*. Folio Gallimard, p. 21

⁵³ A. Camus. *Lettres à un ami allemand*. Folio Gallimard, p. 56

que sauver l'homme ? Mais je vous le crie de tout moi-même, c'est ne pas le mutiler et c'est donner ses chances à la justice qu'il est le seul à concevoir⁵⁴. »

Camus ne dit rien d'autre en 1944 ou 1948, que ce qu'il a dit « avant 1939 » et qu'il redira encore en 1957, à Stockholm, devant une réunion d'étudiants, après la remise de son prix Nobel.

Avoir trente ans, à Paris, en novembre 1943. Entrer comme lecteur chez Gallimard et rejoindre la rédaction clandestine de *Combat* - pseudonyme, *Beauchard* - sous la direction de Pascal Pia. Camus/*Beauchard* recrute à son tour d'autres copains, dont Sartre, *alias Miro*, disponible pour ce qu'on voudra, y compris gratter des faits divers. Camus rédige vraisemblablement son premier article en mars 1944 mais s'occupe de bien d'autres choses : mise en pages, diffusion, transport entre Lyon et Paris, sous la menace de l'arrestation et de la déportation. Le premier numéro « officiel » de *Combat* paraît le 21 août 1944, en pleine insurrection parisienne, gros titre : « Le combat continue ».

1945. Camus est de retour en Algérie après quatre ans d'absence. Ce retour coïncide avec les émeutes du 8 mai organisées par le Parti populaire algérien (officiellement dissous depuis 1939), et ses groupes de combat, pour réclamer la libération de son dirigeant, Messali Hadj, et « L'Algérie aux Arabes⁵⁵ ». A Sétif et d'autres d'endroits ces émeutes tournent aux massacres d'Européens, aux cris de « Djihad ! ».

« Les manifestants envahissent les rues du centre, brandissant des matraques, des couteaux, des hachettes. Tout Européen aperçu est tué sur le champ. L'une des premières victimes sera M. Denier, secrétaire de la cellule communiste et agent des P.T.T., atteint d'un coup de couteau en pleine poitrine et qui, tombé à terre, aura encore les poignets coupés à la hache. Des magasins sont pillés, des maisons incendiées. Et tandis que la ville est livrée aux émeutiers, des agents de liaison messalistes s'éparpillent dans la campagne pour transmettre leurs mots d'ordre insurrectionnels⁵⁶. »

Bourgs et villages sont attaqués. Des Européens, hommes, femmes et enfants assassinés dans des conditions atroces ; viols, mutilations, mises en pièces. 109 morts, une centaine de blessés. « L'éditorial du quotidien communiste *Alger républicain* [NdA. le 10 mai 1945] prend une position très nette : « Nous avons dénoncé à l'avance le complot fasciste qui a abouti aux événements du Constantinois. Nous continuerons à le dénoncer. Nous ferons barrage à la vague de panique et de haine raciale qu'on veut soulever en Algérie. Nous réclamons le strict retour à la légalité républicaine, seule garantie de l'ordre français⁵⁷... »

Toute la gauche européenne, y compris Yves Chataigneau, le gouverneur général socialiste, partage cette analyse « antifasciste » et la même révolulsion horrifiée. L'armée et les milices se déchaînent et se livrent aux « massacres de Sétif » - les seuls qui soient ainsi nommés, dénoncés et commémorés chaque année *en France*, par la gauche repentie ; occultant ainsi la mémoire des tueries initiales. Des milliers de morts arabes dont le PPA, puis le FLN, n'ont jamais cessé de décupler le nombre – jamais établi d'ailleurs. 5000 à 8000 morts officieusement avoués par les autorités françaises de l'époque ; chiffre atroce et exorbitant⁵⁸. 80 000 pour *El Moudjahid* du 8 mai 1985, l'ex- *Alger républicain* phagocyté par les communistes, puis confisqué par les islamo-nationalistes du FLN. 45 000 « martyrs » en règle générale, « chiffre officiel et politique » martelé depuis bientôt 80 ans

⁵⁴ A. Camus. *Lettres à un ami allemand*. Folio Gallimard, p. 72

⁵⁵ *Le Monde*, 14 mai 1995. Ali Habib/Daniel Huguet. « Les massacres de Sétif »

⁵⁶ *Le Monde*, 9 mai 1975. Léo Palacio. « Il y a trente ans, les émeutes sanglantes de Sétif »

⁵⁷ *Le Monde*, 9 mai 1975. Léo Palacio. « Il y a trente ans, les émeutes sanglantes de Sétif »

⁵⁸ Cf. Charles-Robert Ageron. « Mai 1945 en Algérie : Enjeu de mémoire et histoire ».1995.

<https://www.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2012-4-page-68.htm>

par les islamo-nationalistes du MTLN, du FLN et du FIS⁵⁹, afin d'enfouir le massacre initial de dizaines d'Européens, de creuser un fossé de sang entre les deux populations et de fonder leur cause sur un prétendu « génocide » appelant un nouveau « procès de Nuremberg »⁶⁰.

A l'issue d'un séjour de trois semaines, Camus publie en mai, dans *Combat*, une série d'articles intitulés « Crise en Algérie ». Il n'y est pas question d'« antifascisme ». Il fait l'inventaire historique des occasions manquées ou sabotées et soutient Ferhat Abbas (1899-1985), « un produit de la culture française » (Camus), et ses Amis du Manifeste du peuple algérien qui réclament en somme l'avènement d'une nation « arc-en-ciel », égalitaire et laïque. « Mais il n'y a pas une minute à perdre, ni un intérêt à épargner, si l'on veut sauver ces populations malheureuses et si l'on veut empêcher que des masses affamées, excitées par quelques fous criminels, recommencent le massacre de Sétif⁶¹. »

On connaît la suite. « Un Ferhat Abbas, étranger aux préjugés de race et qui aurait pu être le Mandela de l'Algérie, ne fut ni écouté, ni compris. Mais ce fut seulement en 1953 que découragé il avoua : « il n'y a plus d'autre solution que les mitraillettes⁶² », avant de se rallier au FLN en mai 1955. Exclu en 1963, emprisonné deux ans durant à Adrar, dans le Sahara, il ne cessa jusqu'à sa mort, en 1985, de dénoncer la corruption et la dictature des nouveaux maîtres de l'Algérie.

On ne détaillera pas ici ce que fut, trois ans durant, Camus « rédacteur en chef ». Voyez les biographies et les recueils d'articles. Si nous mettons Camus si haut dans *Notre Bibliothèque Verte*, c'est, outre son acquiescement passionné au monde et à la vie (*Noces à Tipasa, L'Etranger*), pour sa dénonciation inséparable du nihilisme scientifique.

Alors que *Le Monde* et *L'Humanité*, d'orientation respectivement libérale et communiste, célèbrent la prouesse scientifique et technologique de l'anéantissement d'Hiroshima : « Une révolution scientifique : Les Américains lancent leur première bombe atomique sur le Japon. » (*Le Monde*, 8 août 1945) ; « Après cela, qui osera encore prétendre qu'il y a des limites à la connaissance scientifique ? » (*L'Humanité*, 8 août 1945) Camus, seul, les contredit dans son éditorial du 8 août 1945 :

« Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consacre au meurtre organisé, personne sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner.

⁵⁹ Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques, Front de Libération Nationale, Front Islamique du Salut

⁶⁰ Charles-Robert Ageron. « Mai 1945 en Algérie : Enjeu de mémoire et histoire ». 1995. <https://www.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2012-4-page-68.htm>

⁶¹ Albert Camus, « La famine en Algérie », *Actuelles III – chroniques algériennes 1939-1958*. Gallimard, p. 99

⁶² Charles-Robert Ageron. « Mai 1945 en Algérie : Enjeu de mémoire et histoire ». 1995. <https://www.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2012-4-page-68.htm>

Ces découvertes doivent être enregistrées, commentées selon ce qu'elles sont, annoncées au monde pour que l'homme ait une juste idée de son destin. Mais entourer ces terribles révélations d'une littérature pittoresque ou humoristique, c'est ce qui n'est pas supportable.

Déjà, on ne respirait pas facilement dans ce monde torturé. Voici qu'une nouvelle angoisse nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive. On offre sans doute à l'humanité sa dernière chance. »

Cette protestation solitaire contre l'application scientifique de la volonté de puissance – de *puissance* - inaugure en France une critique des technosciences mortifères, qui enfle après-guerre, de décennie en décennie, et de la contestation du nucléaire militaire à celle de l'atome civil, drainant avec elle une multitude de thèmes, d'individus et de groupes. Cette émergence est celle de la conscience écologique et naturienne *elle-même* (luddite, décroissante, anti-industrielle), qui se transforme en *marée verte* entre 1967 (« marée noire » du Torrey Canyon), et 1971 (*An 01*, rassemblement antinucléaire du Bugey⁶³) ; notamment sur l'impulsion de Pierre Fournier, l'héroïque fondateur de *La Gueule Ouverte*, en novembre 1972⁶⁴. Une marée verte qui n'a cessé de grossir depuis un demi-siècle pour devenir le plus important mouvement de l'humanité contre son propre instinct de mort, et le seul.

Camus a 31 ans en 1945. On ne saurait détailler dans cette notice les quinze années qui lui restent à vivre. Les œuvres, les femmes, les enfants, les amis, les événements, les polémiques, les épisodes, d'ailleurs ressassés, qui saturent ces quinze années et les biographies qu'on lui consacre. Voyez la chronologie. La série « Ni victimes, ni bourreaux », huit articles de *Combat* rédigés entre le 19 et le 30 novembre 1946. *La Peste* (1947). *L'Homme révolté* (1951), plaidoyer contre le nihilisme, pour la mesure et « la pensée de midi ». L'idée, maintes fois réitérée, que la révolte, si juste soit-elle, ne justifie pas tous les moyens, sauf à perdre sa justification et à se renier elle-même. C'est le moment où Sartre entame sa fameuse série sur « Les communistes et la paix ». La secte sartrienne en plein virage stalinien accuse Camus de « faire le jeu de la droite » et de blasphémer l'Histoire, son idole (1952)⁶⁵. Francis Jeanson, exécuter sartrien-marxiste, critiquant la « révolte » comme concept moraliste et conservateur abstrait, planant au-dessus des classes et des réalités concrètes ; et à ce titre, hostile à l'inéluctable victoire finale du prolétariat.

Il se peut aussi qu'au-delà du combat des idées qui dissimule souvent les duels pour la primauté personnelle, le Professeur Sartre, « le critique », ait saisi le prétexte d'exhaler son ressentiment vis-à-vis du « poète » Camus, dont il n'approchera jamais la supériorité artistique. Quitte à ce que ses attaques se retournent contre lui, comme le souligne *Le Monde* dans son compte-rendu de leur querelle :

« La doctrine de Sartre n'est-elle pas contredite chaque jour par sa politique, et son goût de l'efficacité ne s'accompagne-t-il pas d'une inefficacité totale ? Sartre a choisi de vivre à l'abri et n'a jamais mis, contrairement à Malraux ou à Saint-Exupéry, que son fauteuil dans le sens de l'histoire. [...] C'est pourquoi en choisissant la solitude il se peut que Camus choisisse aussi la grandeur qui lui permettra d'y échapper. [...] Comment ne pas reconnaître que l'œuvre de Camus, de *L'Étranger* à *La Peste*, s'est constamment élargie dans le sens de la dignité et de la solidarité humaines ? Contre la dialectique hégélienne, porteuse de mort, contre une époque aveugle, au nom d'une histoire plus vraie que celle des États et des guerres de religion. Camus, une fois encore, se trouve seul à prier pour l'homme véritable, qui n'est pas l'homme des techniques ou des idéologies, mais celui

⁶³ Cf. « La marée verte et ses épaves », Marius Blouin, 2022, sur www.piecesetmaindoeuvre.com.

⁶⁴ Cf. Renaud Garcia, *Notre Bibliothèque Verte*, Service compris, 2022

⁶⁵ Cf. Francis Jeanson, « Albert Camus ou l'âme révoltée », *Les Temps modernes* n°79, mai 1952. Réponse de Camus et riposte de Sartre dans le numéro d'août

d'un présent toujours menacé, de la chair souffrante, des gestes de tous les jours de la vie⁶⁶. »

Camus soutient pourtant les soulèvements de Berlin-Est en 1953 et de Budapest en 1956 – mais non la *Toussaint rouge* de 1954, en Algérie. Il écrit de 1955 à 1956, une *Lettre à un militant algérien*⁶⁷, et une série dans *L'Express*, « L'Algérie déchirée⁶⁸ », qui répètent avec toujours moins d'illusions ses appels à une « trêve civile », à l'arrêt des massacres, des répressions et des égorgements. A la reconnaissance des violences de la conquête, de la personnalité du peuple arabe, des « éclatantes réparations » qui lui sont dues, à la « réconciliation des communautés ». Il le répète une fois encore, à Alger, en janvier 1956.

« Un meeting était prévu à la salle des fêtes. La municipalité, finalement, avait interdit la salle, par crainte des manifestations "ultras" ». On en trouva une autre, au Cercle du Progrès. Les menaces anonymes, les coups de téléphone comminatoires et, au dernier moment, les contre-manifestants qui lançaient des cris de mort sur son passage, rien ne l'avait empêché de tenir séance devant un public de Français libéraux et d'étudiants musulmans attentifs à sa parole. En présence de ses amis français, Emmanuel Roblès en tête, de ses amis musulmans, Ferhat Abbas en tête, il avait lancé son appel « pour une trêve civile en Algérie ». De quoi s'agissait-il ? "D'obtenir que le mouvement arabe et les autorités françaises, sans avoir à entrer en contact, ni à s'engager à rien d'autre, déclarent, simultanément, que, pendant toute la durée des troubles, la population civile sera, en toute occasion, respectée et protégée"⁶⁹. »

Camus reste fidèle à l'Espagne républicaine, au compagnonnage avec les anarchistes et antimilitaristes de toutes les petites revues, *Témoins*, *Révolution Proletarienne*, *Le Monde libertaire*, *Défense de l'Homme et Liberté*, *Le libertaire* ; Pierre Monatte et les libertaires espagnols de la CNT, Maurice Joyeux, Louis Lecoin, Gaston Leval et Georges Fontenis et puis - 1957 - *La Chute* et le prix Nobel.

Ce prix Nobel que Camus reçoit comme le faire-part de son propre décès et qu'il tente d'exorciser dans le poignant discours de Stockholm :

« Comment un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier, habitué à vivre dans la solitude du travail ou dans les retraites de l'amitié, n'aurait-il pas appris avec une sorte de panique un arrêt qui le portait d'un coup, seul et réduit à lui-même, au centre d'une lumière crue ? [...]

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. [...] Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. Ou sinon, le voici seul et privé de son art. [...]

Pendant plus de vingt ans d'une histoire démentielle, perdu sans secours, comme tous les hommes de mon âge, dans les convulsions du temps, j'ai été soutenu ainsi : par le sentiment obscur qu'écrire était aujourd'hui un honneur, parce que cet acte obligeait, et obligeait à ne pas écrire seulement. Il m'obligeait particulièrement à porter, tel que j'étais et selon mes forces, avec tous ceux qui vivaient la même histoire, le malheur et l'espérance que nous partagions. Ces hommes, nés au début de la première guerre mondiale, qui ont eu vingt ans au moment où s'installaient à la fois le pouvoir hitlérien et

⁶⁶ Pierre de Boisdeffre, « La fin d'une amitié : Sartre contre Camus ». *Le Monde*, 24 septembre 1952

⁶⁷ Parue dans *Communauté algérienne*, le 1^{er} octobre 1955 et reprise dans *Actuelles III, chroniques algériennes 1939-1958*. Gallimard, 1958

⁶⁸ *Actuelles III, chroniques algériennes 1939-1958*. Gallimard, 1958

⁶⁹ Michel Winock, *La République se meurt*, Le Seuil, 1978

les premiers procès révolutionnaires, qui furent confrontés ensuite, pour parfaire leur éducation, à la guerre d'Espagne, à la deuxième guerre mondiale, à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la torture et des prisons, doivent aujourd'hui élever leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé de destruction nucléaire. Personne, je suppose, ne peut leur demander d'être optimistes. Et je suis même d'avis que nous devons comprendre, sans cesser de lutter contre eux, l'erreur de ceux qui, par une surenchère de désespoir, ont revendiqué le droit au déshonneur, et se sont rués dans les nihilismes de l'époque. Mais il reste que la plupart d'entre nous, dans mon pays et en Europe, ont refusé ce nihilisme et se sont mis à la recherche d'une légitimité. Il leur a fallu se forger un art de vivre par temps de catastrophe, pour naître une seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert, contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire. Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le fera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance. Il n'est pas sûr qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche immense, mais il est sûr que partout dans le monde, elle tient déjà son double pari de vérité et de liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine pour lui. C'est elle qui mérite d'être saluée et encouragée partout où elle se trouve, et surtout là où elle se sacrifie. C'est sur elle, en tout cas, que, certain de votre accord profond, je voudrais reporter l'honneur que vous venez de me faire. » (Discours du 10 décembre 1957, à Stockholm)

C'est le lendemain qu'a lieu l'Incident de Stockholm, lors d'une réunion d'étudiants à laquelle assiste le correspondant du *Monde* :

« Un représentant du FLN à Stockholm demanda alors à Camus pourquoi il intervenait si volontiers en faveur des Européens de l'Est mais ne signait jamais de pétition en faveur des Algériens. A partir de ce moment le dialogue devint confus et dégénéra en un monologue fanatique du représentant du FLN, qui lança slogans et accusations, empêcha l'écrivain de prendre la parole et l'insulta grossièrement. Cette polémique pénible, à laquelle Camus, ne se départant pas un instant de sa mesure ni de sa dignité, se refusa, scandalisa l'auditoire suédois. [...] Camus parvint enfin, non sans peine, à se faire entendre. "Je n'ai jamais parlé à un Arabe ou à l'un de vos militants comme vous venez de me parler publiquement... Vous êtes pour la démocratie en Algérie, soyez donc démocrate tout de suite et laissez-moi parler... Laissez-moi finir mes phrases, car souvent les phrases ne prennent leur sens qu'avec leur fin..." »

Après avoir rappelé qu'il a été le seul journaliste français, obligé de quitter l'Algérie pour en avoir défendu la population musulmane, le lauréat Nobel ajouta : « Je me suis tu depuis un an et huit mois, ce qui ne signifie pas que j'aie cessé d'agir. J'ai été et suis toujours partisan d'une Algérie juste, où les deux populations doivent vivre en paix et dans l'égalité. J'ai dit et répété qu'il fallait faire justice au peuple algérien et lui accorder un régime pleinement démocratique, jusqu'à ce que la haine de part et d'autre soit devenue telle qu'il n'appartenait plus à un intellectuel d'intervenir, ses déclarations

risquant d'aggraver la terreur. Il m'a semblé que mieux vaut attendre jusqu'au moment propice d'unir au lieu de diviser. Je puis vous assurer cependant que vous avez des camarades en vie aujourd'hui grâce à des actions que vous ne connaissez pas. C'est avec une certaine répugnance que je donne ainsi mes raisons en public. J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. » (Dominique Birmann, *Le Monde*, 14 décembre 1957)

Carl-Gustav Bjurström, le traducteur suédois de Camus, note « que l'Algérien musulman était venu à la réunion avec sa propre clique ; il retournait au fond de la salle conférer avec elle après chaque échange. Camus confia par la suite à Bjurström qu'il sympathisait avec l'Arabe qui l'avait défié⁷⁰... »

Quelques jours plus tard, le 19 décembre, *Le Monde* publie « une lettre de M. Albert Camus »

« Monsieur le directeur,

À mon retour de Suède je trouve dans *Le Monde* les articles de votre correspondant de Stockholm. Les déclarations qui m'y sont prêtées sont parfaitement exactes, sauf une, que je voudrais vous demander la permission de préciser.

Je n'ai pas dit que nos gouvernements n'avaient commis que des fautes mineures dans leur manière de traiter le problème algérien. A la vérité, je pense le contraire. [...]

Je voudrais encore ajouter, à propos du jeune Algérien qui m'a interpellé, que je me sens plus près de lui que de beaucoup de Français qui parlent de l'Algérie sans la connaître. Lui savait ce dont il parlait, et son visage n'était pas celui de la haine mais du désespoir et du malheur. Je partage ce malheur, son visage est celui de mon pays. C'est pourquoi j'ai voulu donner publiquement à ce jeune Algérien, et à lui seul, les explications personnelles que j'avais tues jusque-là et que votre correspondant a fidèlement reproduites d'autre part. »

Mais qu'est-ce qui peut faire penser à Camus que le FLN (comme le MNA, comme l'armée française, comme l'OAS fondée un an après sa mort), asservisse tout au but poursuivi, employant des moyens inexcusables – lui qui voudrait pouvoir aimer son pays tout en aimant la justice⁷¹ ?

L'assassinat d'Abbane Ramdane ? Le plus important dirigeant du FLN, exécuté par ses rivaux le 20 décembre 1957, à Tétouan, au Maroc ? Mais Camus ne pouvait savoir à Stockholm, dix jours à l'avance, que ce dirigeant un peu moins dictatorial et sanguinaire que les autres, serait *étranglé* par ses « frères d'armes » à l'issue d'une lutte de pouvoir entre clans et chefs de clan, au lieu de « tomber au champ d'honneur » comme le prétendit le FLN⁷².

Ce que savait Camus, en revanche, comme Sartre, comme Jeanson, comme les « porteurs de valises », comme tout le monde à cette date-là, c'était les exactions commises par les membres de « l'Organisation spéciale » pour s'imposer au sein du mouvement national arabe, avant 1954.

L'assassinat de civils, arabes et européens – un couple de jeunes instituteurs « de métropole » ; un chauffeur de taxi, juif ; un garde forestier ; un agent de police ; un caïd municipal - lors de la « Toussaint rouge » du 1^{er} novembre 1954. Une vague de 70 attentats qui inaugure « la Guerre d'Algérie ». « Dès le début, des attentats sont perpétrés contre des personnes accusées de

⁷⁰ Herbert R. Lottman, *Albert Camus*. « Points » Seuil, 1978. p. 626

⁷¹ Cf. A. Camus. *Lettres à un ami allemand*. Folio Gallimard, p. 21

⁷² *Le Monde*, 28 octobre 2004) Voilà qui aurait pu lui inspirer une nouvelle version des *Justes* (1949

« collaborer » avec la France – simples gardes champêtres, caïds, militaires -, ou contre des nationalistes jugés trop modérés⁷³. »

Les massacres du 20 août 1955 à Philippeville (actuelle Skikda) – 171 civils européens et 36 civils arabes, délibérément et atrocement exterminés, afin de provoquer une répression non moins atroce, mais bien plus massive : 7500 morts arabes, selon l'historienne Claire Mauss-Copeaux⁷⁴ ; et de rendre la guerre irréversible, alors qu'une rencontre secrète avait eu lieu le 18 mars entre Jacques Soustelle, gouverneur général de l'Algérie, et une délégation du FLN. Et déjà, les mutilations, les assassinats de militants du MNA rival, ou d'Arabes violant les consignes d'austérité islamique du FLN (interdiction du tabac, de l'alcool, etc.)⁷⁵.

Le massacre des trois membres d'une famille de petits fermiers, le 18 février 1956, à 40 km d'Alger⁷⁶.

Les massacres de la Soummam, les 13 et 14 avril 1956 ; des centaines de villageois torturés et égorgés par le FLN, qui leur reproche de s'être « ralliés » à l'armée française⁷⁷. « Tous les habitants de la dechra Ifraten, qui compte alors de 490 à 1200 âmes, sont égorgés⁷⁸... »

L'assassinat de 49 civils européens, en juin 1956, dans les rues d'Alger, pour venger l'exécution de deux membres du FLN, à la prison de Barberousse.

Les attentats du Milk Bar et de la Cafétéria, le 30 septembre 1956, qui font quatre morts et dix blessés, dont deux enfants mutilés, en représailles de l'attentat « ultra » de la rue de Thèbes, le 10 août 1956 - 60 morts et quinze blessés, dont nombre d'enfants. Ceux-là parmi tant d'autres durant la campagne de bombes du FLN, à Alger, jusqu'en juin 1957.

L'assassinat d'Amédée Froger (1882-1956), le 28 décembre 1956 – celui-là parmi tant d'autres. Algérien de la quatrième génération, comme Camus, ancien combattant, mutilé de guerre, représentant en engrais agricoles, etc., etc., mais aussi président de la Fédération des maires d'Algérie et partisan de l'Algérie française. Les « ultras » transforment ses obsèques en chasse à l'Arabe ; 6 morts et 66 blessés. Une victoire voulue pour le FLN⁷⁹ qui entraîne ainsi les « ultras » dans la « sale guerre »⁸⁰.

Le massacre des 315 hommes du village de Melouza, le 28 mai 1957, afin d'éradiquer l'influence des messalistes du MNA (Mouvement national algérien)⁸¹. Sans compter les 3957 morts des tueries réciproques, lors de « la guerre des cafés », en France, entre 1956 et 1962⁸².

« L'attentat des lampadaires » qui fait huit morts et une soixantaines de blessés, à Alger, le 3 juin 1957⁸³.

Arrêtons à décembre 1957, à l'Incident de Stockholm, cette sanglante, mais sommaire, énumération. Il était déjà clair alors que pour atteindre son but – l'indépendance de l'Algérie sous sa dictature – le FLN employait à son échelle (mais avec le soutien du « camp socialiste », des pays arabes et des progressistes français⁸⁴), les mêmes moyens que l'armée française et les groupes « ultras » ; assassinats, massacres, attentats, tortures. Non seulement contre les soldats, mais contre les civils. Non seulement contre les Européens, mais contre les Arabes. Non seulement contre les hommes, mais contre les femmes et les enfants. Il estimait simplement, et ses soutiens avec lui, que

⁷³ *L'Histoire* n°95, février 2022. Raphaëlle Branche, « Une guerre sans front ni arrière »

⁷⁴ Cf. *Insurrection, répression, massacre*, Payot. Voir *Le Monde* du 28 février 2011

⁷⁵ Cf. *Historia* n° 903, mars 2022, « ALN, FLN, MNA : l'autre guerre civile »

⁷⁶ Cf. Michel Winock, *La République se meurt*. Le Seuil folio. p. 29

⁷⁷ Cf. *Le Monde*, 25 avril 1956

⁷⁸ *Historia* n° 903, mars 2022, « ALN, FLN, MNA : l'autre guerre civile »

⁷⁹ Cf. *Le Monde*, 1^{er} janvier 1957

⁸⁰ Cf. *Le Monde*, 18 mars 2022, « L'imaginaire de la colonisation demeure puissant en France ». *Historia* n° 903, mars 2022 « Ratonnades : mort aux Maures ! »

⁸¹ Cf. *Le Monde*, 1^{er} juin 1957

⁸² Cf. Omar Carlier, « Violence (s) » dans M. Harbi et B. Stora, *La Guerre d'Algérie*. Hachette, p. 511

⁸³ Cf. *Le Monde*, 30 janvier 2007. « 50 ans après, les survivants du « nettoyage d'Alger »

⁸⁴ Cf. Matthew Connelly, *L'arme secrète du FLN*. Editions Payot et Rivages, 2014

ses moyens étaient excusés par leur fin ; et par l'usage que ses rivaux et ennemis en faisaient avant lui, voire davantage que lui.

Torturer, assassiner et massacrer pour une *cause juste*, voilà la seule et sinistre supériorité que lui attribuaient les sartriens et autres soutiens du FLN. Voilà ce que Camus ne pouvait accepter. Qui ne défendrait sa mère plutôt que cette justice-là.

Marius Blouin & Renaud Garcia
Automne 2023

Lectures :

- *Noces*, suivi de *L'été*, Folio.
- *L'Étranger*, Folio.
- *L'Homme révolté*, Folio.
- *La Peste*, Folio.
- *L'Exil et le Royaume*, Folio.
- *Camus à Combat*. Éditoriaux et articles, 1944-1947, Folio essais.
- *Albert Camus et les libertaires* (1948-1960), écrits rassemblés par Lou Marin, Égrégories éditions.
- *Albert Camus*, Herbert R. Lottman, Point, Seuil.
- *Le Premier homme*, Folio.

Marguerite Yourcenar

(1903-1987)

L'œuvre de Marguerite Yourcenar souffre de sa réputation de classicisme. Qui lit sérieusement les lettres françaises ne peut éviter les *Mémoires d'Hadrien* (1951), épître romancée adressée par l'empereur du II^e siècle à son petit-fils adoptif, Marc-Aurèle, empereur philosophe et dernier des Antonins. Puis *L'Œuvre au noir* (1968), réflexion sur l'esprit d'hétérodoxie au temps du dogme et de l'Inquisition, dans les pas du Flamand Zénon, médecin et alchimiste de la Renaissance. En somme, la source gréco-latine et sa reprise par les humanistes, de Pic de la Mirandole (1463-1494) à Giordano Bruno (1548-1600).

Rédigés dans un style épuré, ces deux romans ont apporté la renommée à leur auteur et justifié en bonne part son entrée à l'Académie française, en 1980. Néanmoins, à s'en tenir à cette dimension classique, on expurge les écrits et la personne de Yourcenar de leur sève. Il faut plonger dans une trilogie de textes autobiographiques (*Souvenirs pieux*, 1974 ; *Archives du Nord*, 1977 ; *Quoi? L'éternité*, 1988), des essais et des entretiens, pour dégager, sous la croûte des Humanités, la vigueur d'un combat pour la nature, soutenu par la démythification de l'industrialisation.

Marguerite Cleenewerck de Crayencour naît en 1903 à Bruxelles, de Michel Cleenewerck de Crayencour (1853-1929) - héritier d'une famille bourgeoise de Flandre française, veuf d'un premier mariage -, et de Fernande Cartier de Marchienne (1872-1903), issue de la noblesse bruxelloise. Son père a donc 19 ans de plus que sa mère. C'est pourtant cette dernière qui meurt de fièvre puerpérale, dix jours après la naissance de Marguerite. Le père et sa fille s'installent dans la propriété familiale du Mont-Noir, à quelques kilomètres de la frontière franco-belge, près de la ville de Bailleul. Une colline des monts de Flandres, hirsute de pins et domaine de Noémie, la grand-mère paternelle dont Marguerite peint un portrait hostile dans ses *Archives du Nord*.

Il y a également un autre Michel de Crayencour (1885-1966), le demi-frère aîné de Marguerite, ainsi baptisé par tradition, comme tous les fils aînés de la famille Crayencour depuis des générations. Déjà âgé 18 ans, celui qui a grandi, délaissé par son père, entre des institutions et sa grand-mère paternelle, ne semble pas exulter de l'arrivée de cette demi-sœur venue diviser par deux son héritage. Les femmes de l'entourage, parentes et servantes, paraissent non moins rêches et venimeuses à l'enfant, qui s'empresse de les fuir dans les bois, lors de promenades sous l'œil jamais intrusif d'un père aussi lettré que dilettante.

Alors que sa fille a neuf ans, Michel vend le château familial et emmène Marguerite à Paris. Elle y apprend à domicile grâce à une institutrice, suivant pour le reste sa curiosité et son père, au musée, au théâtre et dans ses lectures. Ils cheminent ensemble à haute voix, à travers les classiques et les auteurs subversifs, tels le dramaturge norvégien Ibsen. Il lui apprend aussi à se projeter dans l'expérience des personnages, affinant ainsi son sens de l'interprétation.

En 1914, père et fille s'exilent à nouveau, dans les faubourgs de Londres, où Marguerite apprend l'anglais et le latin. L'année suivante, revenue à Paris, c'est au grec et à l'italien dans le texte, que s'initie la jeune adolescente. Elle a onze ans. On souhaite à bien des jeunes filles de tels rapports avec le Patriarcat. Dans un livre d'entretiens intitulé *Les yeux ouverts* (avec Matthieu Galey), Yourcenar les estime égalitaires : « il était très bien, c'était à peine un père ».

Disons, un de ces aimables rentiers encore existants, mais achevant la fortune familiale dans les casinos et les champs de course de l'Europe mondaine. Quitte à se « refaire » en épousant en 1926 à Monte-Carlo, en troisièmes noces et après plusieurs années de liaison, Christine Brown-Howelt (1873-1950). C'est du moins le persiflage de Georges de Crayencour, le demi-neveu de Marguerite

Yourcenar⁸⁵. Il ne semble pas non plus que l'intrusion de cette belle-mère dans le couple qu'elle formait avec son père, ait réjoui la jeune fille. Elle n'avait pas besoin d'être protégée.

Bref, son père est son ami, son compagnon, avec qui l'on devise de Shakespeare et visite les champs de fouille, les églises, et grâce auquel on remonte le cours des générations ; un homme, enfin, sensible à la vie animale sous toutes ses formes. On comprend en retour, que l'enfant d'un tel père ait acquis une maturité et des dons exceptionnels. Privilège aristocratique : la jeune Yourcenar n'a rien connu d'autre que les discussions intellectuelles et l'entourage de la nature, sans passer par l'école et le jugement des pairs.

Dans quelle mesure cette éducation, qui nous semble aujourd'hui insolite mais qui l'était moins alors, a-t-elle façonné le caractère indépendant de Yourcenar ? Cet alliage de quant-à-soi et de détachement. De *quiétisme*, dans le langage du spiritualisme chrétien. L'absence de mère, l'expérience de l'exil et l'ouverture à des traditions orientales (taoïsme, bouddhisme, hindouisme) ont fortifié une capacité à relativiser l'événement de la naissance, dans un mélange de hauteur et d'abandon au flux des choses qui pourrait confiner, en apparence, à de l'indifférence : avant l'union de notre père et notre mère, nous n'étions pas, ou peut-être ailleurs, dans l'impermanence. Cependant, dans ses recherches autobiographiques, Yourcenar relève les avantages de sa position sociale, sans en tirer de fierté particulière :

« L'enfant qui vient d'arriver au Mont-Noir est socialement une privilégiée ; elle le restera. Elle n'a pas fait, du moins jusqu'au moment où j'écris ces lignes, l'expérience du froid et de la faim ; elle n'a, du moins jusqu'ici, pas subi la torture ; elle n'aura pas, sauf au cours de sept ou huit ans tout au plus, "gagné sa vie" au sens monotone et quotidien du terme ; elle n'a pas, comme des millions d'êtres de son temps, été soumise aux corvées concentrationnaires, ni, comme d'autres millions qui se croient libres, mise au service de machines qui débitent en série de l'inutile ou du néfaste, des gadgets ou des armements. » (*Archives du Nord*, III^e partie).

Peuh ! L'avant-garde du prolétariat méprise avec aigreur ces privilégiés, artistes et rentiers, qui dissertent de surcroît sur la machinisation de la société et les illusions de la liberté. On comprendrait une telle antipathie, si quelqu'un doté de l'ascendance de Yourcenar se vautrait dans le snobisme et les leçons de morale. Mais au lieu du mépris social, il n'y a que labeur, rigueur et méticulosité dans l'attitude de cette jeune femme étrangère à tout sentiment de classe, qui embrasse par passion la carrière littéraire.

Son père finance ses premières publications à compte d'auteur, en 1921 et 1922, de longs poèmes inspirés de la légende d'Icare, *Le Jardin des chimères* et *Les dieux ne sont pas morts*. Généreuse offrande à une jeune poète de 19 ans. Ils choisissent ensemble son pseudonyme qui « l'éloigne des entraves familiales » ; « Yourcenar », anagramme à une lettre près de Crayencour. Le nom du père sous le nom de la fille en palimpseste.

Elle rassemble désormais des éléments sur la vie de l'empereur Hadrien — rédigeant les brouillons, par la suite mis au rebut, des *Mémoires d'Hadrien* — et publie en 1929 un roman intitulé *Alexis ou le traité du vain combat*. Celui d'un homosexuel marié luttant contre lui-même pour ne pas briser son mariage.

Son père a le temps de le lire avant sa mort. La romancière voyage ensuite entre Paris, Lausanne, Bruxelles, Athènes, les îles grecques et Londres. Elle rencontre en Angleterre Virginia Woolf, dont elle traduit le roman *The Waves*. En contrat chez Grasset, elle tombe amoureuse d'un éditeur maison, André Fraigneau (1905-1991), par ailleurs homosexuel, qui la repousse sans ménagement. « Elle rêvait d'être la maîtresse d'hommes qui aiment les hommes. Physiquement, je la trouvais plutôt laide. Je comprends qu'elle ait pu attirer les femmes qui aiment les femmes, mais elles devaient bien être les seules à lui trouver de la beauté⁸⁶. »

⁸⁵ Cf. « Lettre ouverte... » sur Yourcenariana.org

⁸⁶ *Le Monde*, 3 mai 1991

Elle attire notamment Grace Frick (1903-1979), une doctorante en lettres de Yale, rencontrée dans un grand hôtel parisien, chez qui elle séjourne, à New Haven, l'hiver 1937-1938. L'année suivante, elle publie chez Gallimard *Le coup de grâce*, une histoire d'amour impossible dans l'aristocratie germano-balte, sur fond de mariage et d'homosexualité contrariée - encore - au moment de la guerre contre les Bolchéviks.

Elle fait désormais partie du monde des lettres, dont Gide est le paragon. Il faut choisir : rester dans ce petit milieu et endurer ses mœurs de cour, ou partir. L'obséquiosité et la connivence étouffent Yourcenar : « les mouvements, les groupes littéraires, ne peuvent jamais rien apporter d'autre que du vent, et encore ! Du vent chargé de scories et de poussières » ; « Je pense que si j'étais restée en Europe, ou même retournée en Grèce en 40, je me serais attachée de plus en plus aux aspects formels de la littérature, parce que le milieu où je vivais était extrêmement littéraire⁸⁷ ».

Elle n'a plus d'argent, ni d'ouvrage. Le *blitzkrieg*, la guerre éclair, achève la « drôle de guerre ». Pourquoi ne pas accepter les relances pressantes de Grace Frick. Marguerite Yourcenar part pour six mois à New York, en 1940, et y reste pour la vie. Elle écrit essentiellement du théâtre tout en enseignant la littérature au Sarah Lawrence College, dans la banlieue de New York, pour faire bouillir la marmite. Elle devient en 1947 citoyenne américaine, sous le nom officiel de Marguerite Yourcenar, avant de recevoir d'Europe une caisse remplie de ses brouillons de recherches sur la vie et l'époque de l'empereur Hadrien.

Elle qui a tout lu, se remet au travail et publie en 1951 son chef-d'œuvre, récompensé l'année suivante par le prix Fémina-Vacaresco. Au cœur des mémoires d'Hadrien, le chemin vers une consécration assumant le legs de Trajan, une politique au service des mots d'Humanité, de Liberté et de Bonheur, la volonté de « stabiliser la terre » exaltée par l'attachement passionné à l'amant Antinoüs, puis une méditation sur la « discipline auguste » et la mort. Des thèmes immémoriaux, où se réfractent les convulsions de l'après-guerre, dans un monde dont il faut empêcher qu'il ne se défasse. On a envie de faire dire à l'auteur ; « Hadrien, c'est moi. » Cette femme du Nord compose avec l'empereur un personnage méditerranéen, empreint de « l'esprit de midi » et « responsable de la beauté du monde » : une figure camusienne, en quelque sorte. La relation avec Antinoüs n'est que lumière, acceptation sereine de la volupté, immersion dans l'harmonie des éléments. Le voyage des amants dans la province de Bithynie (actuelle Anatolie) résonne avec les noces à Tipasa, ce site romain en ruine écrasé de soleil :

« Ma vie, où tout arrivait tard, le pouvoir, le bonheur aussi, acquérait la splendeur de plein midi, l'ensoleillement des heures de la sieste où tout baigne dans une atmosphère d'or, les objets de la chambre et le corps étendu à nos côtés [...]. Il y eut la mer d'arbres : les forêts de chênes-lièges et les pinèdes de la Bithynie ; le pavillon de chasse aux galeries à claire-voie où le jeune garçon, repris par la nonchalance du pays natal, éparpillant au hasard ses flèches, sa dague, sa ceinture d'or, roulait avec les chiens sur les divans de cuir. Les plaines avaient emmagasiné la chaleur du long été ; une buée montait des prairies au bord du Sangarios où galopaient des hardes de chevaux non dressés ; au point du jour, on descendait se baigner sur la berge du fleuve, froissant en chemin les hautes herbes trempées de rosée nocturne, sous un ciel d'où pendait le mince croissant de lune qui sert d'emblème à la Bithynie ».

Or, en cette même année 1951, Yourcenar s'établit avec sa compagne Grace Frick, qui devient sa traductrice et sa secrétaire, à Bar Harbor, dans l'île des Monts Déserts, État du Maine. Les deux femmes achètent une maison en bois qu'elles nomment Petite Plaisance, ouverte sur un jardin où passent les écureuils et les cerfs. Ce sera le havre de la combattante écologiste, apôtre d'une vie

⁸⁷ *Les yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Edition du Centurion, 1980

simple dans un site sauvage, coupé des communications immédiates. Loin des cancons du microcosme littéraire, le silence naturel, les cris des oiseaux nocturnes ou la sirène d'un caboteur dans le brouillard.

Yourcenar l'Américaine ne rompt certes pas avec les lettres, mais elle laisse affleurer de nouveau les élans cosmiques de l'enfance au Mont-Noir et la sympathie pour les êtres vivants. La solitude loin de la société des hommes est le revers de la plénitude du sentiment de la nature. C'est à cette époque, note-t-elle, que la géologie a pris le pas sur l'histoire dans sa vision du monde, la poussant à s'intéresser de plus en plus au milieu naturel, aux arbres et aux animaux. Comme si, à trop vivre dans les livres et les signes, on finissait par s'oublier en tant qu'être de chair, d'os et d'âme, ce qui est tout un pour Yourcenar. Certes il faut écrire mais s'engager aussi contre son temps. Luttés pour les droits civiques, luttés anti-nucléaires, alertes à propos des dangers de la surpopulation, luttés pour la défense des animaux et contre les nuisances industrielles : rien n'échappe à ce regard que Nietzsche aurait qualifié d' « inactuel ». C'est-à-dire un regard attaché au passé par amour de la vie, qui se tourne vers le passé parce qu'il s'agit du présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine. Conscience historique, Marguerite Yourcenar sait comparer les époques et faire la critique du temps dans lequel il lui est échu de vivre :

« Les temps qu'elle [la petite Marguerite] vivra seront les pires de l'histoire. Elle verra au moins deux guerres dites mondiales et leur séquelle d'autres conflits se rallumant çà et là, guerres nationales et guerres civiles, guerres de classes et guerres de races, et même, sur un ou deux points du monde, par un anachronisme qui prouve que rien ne finit, guerres de religion, chacune ayant en soi assez d'étincelles pour provoquer la conflagration qui emportera tout. La torture, qu'on croyait reléguée dans un pittoresque Moyen Âge, redeviendra une réalité : la pullulation de l'humanité dévalorisera l'homme. Des moyens de communication massifs au service d'intérêts plus ou moins camouflés déverseront sur le monde, avec des visions et des bruits fantômes, un opium du peuple plus insidieux qu'aucune religion n'a jamais été accusée d'en répandre. Une fausse abondance, dissimulant la croissante érosion des ressources, dispensera des nourritures de plus en plus frelatées et des divertissements de plus en plus grégaires, *panem et circenses* de sociétés qui se croient libres. La vitesse annulant les distances annulera aussi la différence entre les lieux, traînant partout les pèlerins du plaisir vers les mêmes sons et lumières factices, les mêmes monuments aussi menacés de nos jours que les éléphants et les baleines, un Parthénon qui s'effrite et qu'on se propose de mettre sous verre, une cathédrale de Strasbourg corrodée, une Giralda sous un ciel qui n'est plus si bleu, une Venise pourrie par les résidus chimiques. Des centaines d'espèces animales qui avaient réussi à survivre depuis la genèse du monde seront en quelques années anéanties pour des motifs de lucre et de brutalité ; l'homme arrachera ses propres poumons, les grandes forêts vertes. L'eau, l'air, et la protectrice couche d'ozone, prodiges quasi uniques qui ont permis la vie sur la terre, seront souillés et gaspillés. À certaines époques, assure-t-on, Siva danse sur le monde, abolissant les formes. Ce qui danse aujourd'hui sur le monde est la sottise, la violence, et l'avidité de l'homme. »
(*Archives du Nord*)

Ailleurs, Yourcenar songe au jeune Proust pleurant des larmes d'enthousiasme en voyant son premier avion s'élever dans le ciel de Balbec, ou encore à son père si fier de sa Daimler, le moyen de locomotion « de demain ». Ils n'ont pas envisagé les effets du progrès technologique pour l'après-demain ou l'après-siècle : les avions bombardiers de Guernica, Coventry, Dresde ou Hiroshima ; la rigueur « claustrophobique » de l'autoroute, écraseur des chemins de traverse ; les pollutions, les accidents, les marées noires (*Quoi ? L'éternité*).

Faut-il dès lors glorifier le passé, le figer avec une attention d'antiquaire ? Les mondes d'Hadrien et de Zénon étaient-ils exempts de sottise, de violence, d'avidité ? L'objection est facile. Les interlocuteurs de la romancière ne s'en privent pas. Son immense culture lui suffit pour rétorquer

que l'aspiration à la démesure a grandi avec l'homme, depuis la plus haute antiquité. Elle ne ménage pas la Genèse, rappelle l'Attique de Platon et son milieu forestier rasé pour construire une flotte de guerre, entraînant – déjà – sécheresse, aridité et changement de climat⁸⁸. Elle cite l'intuition de Ronsard au moment d'arrêter la cognée des bûcherons de la forêt de Gastine. Et d'autres.

Mais si la volonté de puissance existe en l'homme depuis l'éternité, alors vient le second reproche : vous faites de l'essentialisme. L'histoire disparaît au profit d'une jérémiade sur les tares de la « nature humaine ».

En réalité, dit Yourcenar, chaque fois que l'être humain a eu la chance, c'est-à-dire les moyens pratiques, de se livrer à la démesure, il l'a fait, quoiqu'au prix, parfois, d'une mauvaise conscience. Les techniques disponibles attisent plus ou moins le désir de domination et de contrôle. Les systèmes de destruction industriels provoquent des emballements de puissance inédits, entraînant des ruptures historiques. Certaines idées, également, des représentations de la place de l'homme dans la nature, ont annoncé des césures civilisationnelles. On songe à Descartes, ce Français blotti dans son « poêle » de la libérale Hollande, façonnant sa thèse de l'animal-machine qui justifie l'exploitation animale par les humains dotés d'esprit et de libre-arbitre.

On attribue à Yourcenar, outre son classicisme, une sensibilité humaniste. Mais le terme est ambigu. *L'Œuvre au noir* s'ouvre sur une citation de Pic de la Mirandole :

« [...] Nature enferme d'autres espèces en des lois par moi établies. Mais toi, que ne limite aucune borne, par ton propre libre-arbitre, entre les mains duquel je t'ai placé, tu te définis toi-même. Je t'ai placé au milieu du monde, afin que tu puisses mieux contempler ce que contient le monde. Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, mortel ou immortel, afin que de toi-même, librement, à la façon d'un bon peintre ou d'un sculpteur habile, tu achèves ta propre forme. »

Appel lumineux à la liberté humaine, toutefois insuffisant. Car sans tenir compte de la solidarité entre l'humain et la nature, cet humanisme aura tôt fait de sombrer dans l'arrogance de l'homme auto-fondé. En fait d'humanisme, Yourcenar trouve plutôt des échos du côté de Montaigne (l'acceptation sereine du don de la vie par la nature, dans « De l'expérience », *Essais III*, 13), et de Giordano Bruno, avec sa philosophie de la totalité : des auteurs qui pensent l'homme et sa raison comme des forces naturelles, à l'instar de l'odorat du chat ou de la communication empathique du dauphin.

De même, si elle se défie, comme l'historien Lynn White avant elle, de l'incitation biblique à croître et à multiplier en soumettant la nature, elle sauve de l'oubli un certain bestiaire chrétien (voir l'histoire de Saint Blaise, au III^e siècle : retiré dans la forêt, il s'entoure d'animaux et arrête d'un geste, tel un fakir, les chasseurs de l'empereur venus le retrouver), et rend hommage au *Cantique des créatures* de François d'Assise, « notre maître à tous », « plus contestataire que tous les contestataires » (*Les yeux ouverts*)⁸⁹.

Cet humanisme naturien - l'expression n'est un paradoxe que pour ceux qui s'ingénient à outrer de dangereux « binarismes », en vue de mieux les détruire à coup de théories « complexes » - marque toute l'activité de Yourcenar à partir des années 1950-1960.

Au centre de ses préoccupations, la « cause animale », autrement dit la défense des compagnons sauvages, sacrifiés à l'appétit de luxe des habitants des sociétés d'abondance. Elle alerte notamment sur le massacre des bébés phoques assommés et dépecés vifs, sous les yeux de leur mère, pour couvrir de fourrure les dames de la ville. Le 24 février 1968, elle adresse une lettre à Brigitte

⁸⁸ Cf. *Les yeux ouverts*, p. 276

⁸⁹ Cf. Renaud Garcia, « François d'Assise et les poètes de la reverdie » in *Notre Bibliothèque Verte*, vol. 1. Service compris 2023

Bardot, pour prier cette dernière de mettre une nouvelle fois sa « grâce » et sa « beauté » au service de la « bonté » - ce que la fée des bêtes, si souvent traquée elle-même par les chasseurs, fera en Norvège et au Canada en 1977.

On entend le ricanement des fortes têtes : tout ceci n'est que sentimentalisme, sensiblerie. Yourcenar n'en a cure, car elle sait ce qu'implique le combat en faveur des animaux : dans un monde qui a permis, pendant la Seconde Guerre mondiale, la production industrielle de cadavres, vient en effet un moment où l'on fait aux hommes, ce que l'on a fait aux bêtes. L'idée est récurrente chez l'écrivain : il y aurait « moins de wagons plombés amenant à la mort les victimes de quelconques dictatures, si nous n'avions pas pris l'habitude de fourgons où des bêtes agonisent sans nourriture et sans eau en route pour l'abattoir » (« Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? » in *Le temps, ce grand sculpteur*, 1983).

C'est parce qu'elle pense la solidarité foncière de l'homme et de la nature que Yourcenar échappe au procès en bons sentiments, lorsque le bourgeois repu s'apitoie sur les malheurs infligés aux bêtes. Elle suit son sillon, retrouvant l'humanisme renaissant et l'alchimie avec la publication en 1968 de *L'Œuvre au noir*, qui consolide sa notoriété et lui vaut le prix Fémina.

Comme sa créatrice, son personnage Zénon a choisi le végétarisme, car il répugne à « digérer des agonies ». Accompagnée de Grace Frick, Yourcenar revient en France après douze années d'absence. Elle accueille sans façons ce qui arrive : les récompenses institutionnelles pleuvent en Europe sur la romancière (élection à l'Académie royale de Belgique, Légion d'honneur en France), alors qu'elle reçoit voisins, passants et curieux dans sa maison de l'île des Monts Déserts, dont des Américains un peu hippies, qui la réconfortent par leur rejet de la consommation. Elle qui n'achète jamais rien sans d'abord se demander si elle pourrait s'en passer, entrevoit quelques lueurs chez ces jeunes gens, nonobstant leur goût pour les transes électriques - Woodstock est passé par là.

En fait de rites, la romancière est habitée par un sentiment sacré de la nature, qui la conduit à ne jamais commencer un repas sans penser aux personnes qui ont ramassé tel fruit, fait pousser telle céréale, ou bien à la vache ou à la poule qui ont donné le lait et les œufs, peut-être dans des conditions indignes. Les inquisiteurs inclusifs qui, dans tel magazine « progressiste » ou sur tel site insurrectionnaliste, glapissent contre l'idée de nature, confondue avec la restauration de l'« ordre naturel », (« fasciste, forcément fasciste »), trouveront ici de quoi dégoïser leurs insanités, et prononcer leurs exclusions. Mais contrairement à eux, Marguerite Yourcenar n'a rien d'une zélote dont la foi impliquerait le rejet de ceux qui ne l'ont pas. Elle redéfinit le terme comme un élan mystique, qui unit dans la beauté et le merveilleux. Ou encore cette impression, déjà vécue, enfant au Mont-Noir, d'appartenir à la nature, cet être plus grand que nous, qui relève de l'ineffable.

Bien compris, le rapport à la nature exhausse l'être humain, lui évite de s'enfermer en lui-même - qu'il s'agisse de villes toujours plus concentrationnaires ou d'idéologies toujours plus totalitaires (entretiens pour *France Culture*, 7 février 1984) ; tout autant qu'il le rapetisse, en lui rappelant sa finitude. Sur ce point, elle ne se limite pas aux mystiques rhénans (maître Eckhart) ou aux romantiques anglais (Wordsworth), mais puise tout autant dans la tradition taoïste ou le bouddhisme zen pour s'assurer de la persistance du Vide, absolu, pur et éternel.

Ce qui meurt, ajoute-t-elle, ce sont les formes toujours restreintes que l'homme confère à Dieu. Dans son inlassable curiosité, elle intègre même à sa conception des forces de la nature, de l'âme et du corps, les éléments du yoga tantrique tels que les présente le métaphysicien ésotériste italien Julius Evola⁹⁰ (1898-1974) – authentique penseur, par ailleurs, de l'extrême-droite radicale. Elle en retient une sorte de psychologie des profondeurs qui incite à penser l'homme au-delà de l'individualité, comme attention pure, ainsi qu'une conception sacrée de la sexualité, qu'elle oppose à la misère sensuelle de la « libération des mœurs » :

⁹⁰*Le Yoga tantrique*, 1971.

« Dans un monde où la libération des mœurs sexuelles ne s'est pas accompagnée d'une revalorisation de la sensualité, tout au contraire, du moins à en juger par le film, la publicité des *media*, et la littérature de notre temps, le *Maithuma*, le coït sacré, n'est pas près de tomber dans le domaine public » (« Approches du tantrisme » in *Le temps, ce grand sculpteur*).

Les vigies évoquées plus haut s'étouffent derechef. Comment peut-on citer Julius Evola, cet idéologue d'extrême-droite ? À la différence de ces âmes pieuses, Yourcenar, qui ignorait le nom d'Evola avant de lire sa somme sur le tantrisme, discrimine *après l'avoir lu* ce qui, dans l'œuvre de l'Italien, mérite d'être repris et ce qui ouvre effectivement sur le racisme et l'apologie de la domination — la discipline spirituelle des forces se muant en volonté de puissance d'une caste élue. Dans une autre méditation, l'« Écrit dans un jardin », elle utilise les ressources de la vision analogique du monde pour établir la résonance entre la composition élémentaire des arbres, faits d'eau, de terre, d'air et de feu, et la composition du corps vivant : « Les racines enfoncées dans le sol, les branches protectrices des jeux de l'écureuil, du nid et des ramages des oiseaux, l'ombre accordée aux bêtes et aux hommes, la tête en plein ciel. Connais-tu une plus sage et plus bienfaisante méthode d'exister ? »

D'où le sursaut de révolte ronsardien en présence du bûcheron - et plus tard de la tronçonneuse, qui a le front d'abattre ce qui ne peut fuir.

Gardons-nous cependant de figurer Marguerite Yourcenar en « sorcière *New Age* ». Elle est en réalité une philosophe à la culture encyclopédique, à mille lieues de ce qui passe aujourd'hui pour tel. Quant au sacré, elle sent fort bien comment l'élan collectif peut se rabougir en chauvinisme de foule, qu'il soit fasciste ou communiste. Mais si elle tient à un sentiment religieux qui n'est pas celui des curés de village, si elle évoque la magie et l'alchimie dans ses écrits, c'est pour les distinguer du sacré de pacotille propre à la furie technique, qui confère l'illusion d'augmenter son pouvoir par des machines et des machins : « des objets matériels qui donnent un certain pouvoir sur le monde tant que tourne rond la société compliquée de production et d'exploitation dont ils sont nés et sans laquelle ils disparaîtraient mais dont on ne s'aperçoit pas qu'ils ruinent peu à peu les capacités intellectuelles ou physiques de l'homme qui s'en sert » (*Les yeux ouverts*, 1980).

Ellul ne dit guère autre chose à la même époque lorsqu'il dénonce le sacré transféré à la technique, dans *Les nouveaux possédés* (1977).

Installée à Petite Plaisance, couverte de lauriers littéraires, Yourcenar se consacre entre 1970 et 1980 à son œuvre autobiographique ainsi qu'à une étude sur Mishima, l'écrivain et esthète nationaliste, qui commit le seppuku en 1970. Toujours son intérêt pour le sort morbide de certaines figures homosexuelles.

Sa compagne Grace Frick meurt en 1979. À cette date, la romancière appartient à l'Œuvre d'Assistance aux Animaux d'Abattoir, à la Confédération Nationale des Sociétés Protectrices des Animaux de France, à la Ligue contre la vivisection, à l'Association des Journalistes et Écrivains pour la Protection de la Nature, à la Ligue Française pour la Protection de l'Oiseau ou encore aux Amis de la Terre qu'elle abreuve de souscriptions.

Consécration exceptionnelle : elle devient en 1980 la première femme élue à l'Académie française. Sans l'avoir sollicité, se faisant prier et forcer la main, non sans un secret plaisir. C'était bien un jeu de dupes, cette élection offrant à une institution quasi oubliée, l'occasion de se remettre un peu en lumière, par l'avènement d'une femme au talent prestigieux. L'anthropologue Claude Lévi-Strauss joue pour l'occasion le rôle du méchant *macho* en bougonnant que les académiciens forment depuis Richelieu, une tribu fermée aux femmes, et qu'« on ne change pas les plumes de la tribu ». Des marchandages de coulisse menés par Jean d'Ormesson et l'élection concomitante du journaliste Michel Droit, achètent le fauteuil de Marguerite Yourcenar⁹¹. Elle énumère, lors de son discours de

⁹¹ Cf. *Le Monde*, 27 février 2014. « Marguerite Yourcenar à l'académie française »

réception, les femmes qui auraient pu, qui auraient dû, être à sa place. Elle ne remercie pas plus d'Ormesson, ayant appris de quelle monnaie d'échange, elle avait servi ; qu'elle ne remercie Matthieu Galey (1934-1986), le critique *gay* qui publie au même moment, en janvier 1980, leur livre d'entretiens, *Les yeux ouverts*. « Matthieu Galey m'a interrogée sur les sujets qui l'intéressaient, lui. Pas sur mes véritables préoccupations⁹². »

Les derniers chapitres des *Yeux ouverts* recèlent pourtant un trésor de citations naturiennes. Yourcenariana.org note qu'à l'exception d'Etiemble et de Caillois, aucun de ces *gendelettes* ne s'inquiète de « l'explosion démographique qui transforme l'homme en habitant d'une termitière et prépare toutes les guerres futures, la destruction de la planète causée par la pollution de l'air et de l'eau, la mort des espèces animales qui rompt l'équilibre entre le monde et nous [...] les nouvelles et profondes orientations de la science [...] » (p. 238/239) Yourcenar célèbre Ralph Nader « initiant la lutte contre les produits frelatés mis en vente par les grands trusts alimentaires », « Rachel Carson, insultée parce qu'elle a été une des premières à signaler l'immense danger écologique », « Marguerite Sanger, [...] la promotrice de la contraception », « Mme Gilardoni, en France [...], luttant contre les cruautés infligées aux bêtes dans les abattoirs » (p. 240/241), et « François d'Assise, notre maître à tous »⁹³. Morceau de bravoure :

« L'homme de gauche, en conformité avec son credo, manifeste sa foi, non en un certain progrès, mais en un progrès *certain*, ce qui est plus grave, et le fait ressembler au chrétien des premiers temps croyant à la prochaine venue du Seigneur, à la *parousie*. A notre époque où les progrès technologiques se sont jusqu'ici accompagnés de catastrophiques revers, ce serait la foi du charbonnier. Mais en quoi l'homme de gauche, optimiste à tout prix, diffère-t-il du capitaliste de droite qui rêve aussi de progrès, ou du moins en rêvait avant-hier ? Chaque fois que je vais dans un *super-market*, ce qui m'arrive rarement, je me crois en Russie. C'est la même nourriture imposée d'en haut, pareille, où qu'on aille, imposée par des trusts au lieu de l'être par des organismes d'Etat. Les Etats-Unis, en un sens, sont aussi totalitaires que l'URSS, et dans l'un comme dans l'autre pays, et comme partout d'ailleurs, le progrès (c'est-à-dire l'accroissement de l'immédiat bien-être humain) ou même le maintien du présent état de choses dépend de structures de plus en plus complexes et de plus en plus fragiles. Comme l'humanisme un peu béat du bourgeois de 1900, le progrès à jet continu est un rêve d'hier. Il faut réapprendre à aimer la condition humaine telle qu'elle est, accepter ses limitations et ses dangers, se remettre de plain-pied avec les choses, renoncer à nos dogmes de partis, de pays, de classes, de religions, tous intransigeants et donc tous mortels. » (p. 243)

« Si l'homme survit, ce qui n'est pas sûr, on pourrait rêver d'une d' une société post-industrielle, c'est-à-dire n'utilisant plus des techniques que le minimum indispensable, société post-capitaliste et aussi post-communiste. On peut toujours la rêver. Mais les mouvements quasi sismiques qui agitent partout le monde ne sont pas très favorables au rêve de l'Age d'or. Comment deviner ce qui se passera dans une génération... » (p. 251)

Malgré son intrusion dans un milieu masculin — intrusion toute nominale, puisqu'elle est vite de retour sur son île américaine, le rapport de Yourcenar au féminisme « tel qu'il se présente aujourd'hui » est empreint de la même lucidité. « ...il est conformiste, du point de vue de l'établissement social, en ce sens que la femme semble aspirer à la liberté et au bonheur du bureaucrate qui part chaque matin, une serviette sous le bras, ou de l'ouvrier qui pointe dans une usine. Cet *homo sapiens* des sociétés bureaucratiques et technocratiques est l'idéal qu'elle semble

⁹² Suivant la notice de Matthieu Galey sur fr.wikipedia.org, consultée le 9 octobre 2023 – pour ce que vaut Wikipedia

⁹³

vouloir imiter sans voir les frustrations et les dangers qu'il comporte, parce qu'en cela pareille aux hommes, elle pense en termes de profit immédiat et de « succès » individuel »⁹⁴. « Égalité ne veut pas dire similitude⁹⁵. »

Favorable à la liberté de l'avortement, bien qu'elle en souligne la gravité, elle défend le progrès des mœurs ou encore l'égalité de traitement salarial. Mais elle regrette que les femmes « libérées » de son époque se jettent avec autant d'avidité que les hommes sur les hochets de consommation qu'agite le système industriel. Sa campagne contre le massacre des « bêtes à fourrure » lui donne l'occasion de flèches contre l'image progressiste de la femme, en réalité aussi aliénée que l'autre moitié du genre humain : les mannequins

« se parent de ces scalps parce que c'est leur métier, comme ailleurs elles s'ornent d'un soutien-gorge et d'un cache-sexe, prénommé, ce dernier, en l'honneur d'une explosion atomique (autre plaisante association d'idées) un bikini [...] Mais je m'en prends aux femmes ; les trappeurs sont des hommes, les chasseurs sont des hommes, les fourreurs aussi. L'homme flatté d'entrer dans un restaurant avec une femme hérissée de poils de bête est éminemment un homme, bien que pas nécessairement un *homo sapiens*. Dans ce domaine comme dans tant d'autres, les sexes sont à égalité » (« Bêtes à fourrure » in *Le temps, ce grand sculpteur*).

Il faudrait également collecter ses réflexions sur le christianisme, l'école, l'éducation, les ethnies, les nationalismes, les racismes, les cultures, les traditions, etc. – mais justement, Matthieu Galey l'a fait et il suffit de lire leurs échanges.

C'est en tant qu'être humain empreint de sympathie pour toutes les créatures que Yourcenar va revenir en Flandre en 1982 pour fonder une petite « réserve » dans son Mont-Noir écrasé par la Guerre de 14 et voué à renaître. Elle qui ne s'est jamais vraiment sentie enracinée quelque part estime, dans le discours prononcé à Bailleul le 10 avril 1982, qu'il faut « faire quelque chose pour les lieux dont nous venons, et un peu pour toutes les régions du monde, en s'étendant comme une tache d'huile ».

Elle se prend d'une frénésie de voyages, en compagnie d'un jeune photographe américain d'une trentaine d'années, Jerry Wilson, lui-même *gay*. Elle visite des réserves naturelles aux Caraïbes, aux îles Hébrides, dans les pays scandinaves, en Hollande, en Belgique, dans sa Flandre natale. Elle se donne le Japon et l'Inde pour destinations. Jerry Wilson lui impose la présence agressive et grossière de son amant, lors du voyage en Inde, en 1985. Il y tombe malade, le voyage est annulé. Jerry Wilson meurt du sida en 1986.

L'angoisse de Yourcenar, concernant la surpopulation, est liée à celle pour la conservation des espaces naturels. Dans un monde où l'on ne peut trouver de refuge, où l'ailleurs a disparu physiquement, l'humain privé d'altérité se détruit au rythme de ses productions industrielles, qu'elles soient matérielles - les éléments du confort - ou intellectuelles - les informations qui circulent à l'échelle planétaire, comme un bruit parasitant la réflexion. Elle le dit lors de son dernier discours en public, au Québec, en septembre 1987 « Si nous voulons encore tenter de sauver la Terre », lors de la Conférence Internationale de Droit Constitutionnel, portant sur la qualité de l'environnement. Quelques semaines avant sa mort.

Entrée au panthéon des lettres mondiales, Marguerite Yourcenar lègue dans ses essais et ses entretiens, une philosophie de la libre nature, où l'homme prend la place qui lui revient. Ni trop, ni trop peu : Μηδὲν ἄγαν (*Médèn agan*), comme les Grecs l'avaient inscrit au fronton du temple de Delphes. Elle réconcilie l'exercice des forces naturelles avec la quête spirituelle, d'où qu'elle vienne, d'Occident ou d'Orient, dans un syncrétisme qui atteste son indépendance d'esprit.

⁹⁴ Cf. *Les yeux ouverts*, p. 266. Edition en livre de poche

⁹⁵ *Les yeux ouverts*, p. 270

Pratiquant spontanément ce que l'on nommerait aujourd'hui « décroissance » ou « simplicité volontaire », elle fit graver sur sa tombe ce vœu bouddhique, en matière d'éthique : « plaise à celui qui est peut-être de dilater le cœur de l'homme à la mesure de toute vie ». La sienne, tout entière consacrée à corriger ses erreurs, à se livrer à l'étude, à cheminer sur la dure voie de la perfection, à travailler à sauver les créatures des trois mondes enchevêtrés (humain, animal, végétal), fut une vie de combat. En vain ? S'interrogeront les contemporains horrifiés par la tournure des choses depuis trente-cinq ans. Il sera toujours temps de prêcher d'exemple en leur répétant cette sentence de Krishna à Arjuna dans le Baghavad-Gîtâ, que Yourcenar affectionnait particulièrement : « Combats comme si le combat servait à quelque chose ; travaille comme si le travail servait à quelque chose ».

**Marius Blouin & Renaud Garcia,
Été 2023**

Lectures :

- *Mémoires d'Hadrien*, Folio.
- *Les yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Le Centurion, 1980 (rééd. Le Livre de poche)